

CAHIER
D
SPÉCIAL
SALON
DU LIVRE
DE QUÉBEC

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 AVRIL 1993

Québec,
foyer littéraire

Depuis
le temps
que la ville
est muse...

FRANCINE BORDELEAU

Le passage à Québec en 1839, William Kirby, loyaliste anglais que rendra célèbre, bien des années plus tard, un roman gothique intitulé *Le Chien d'or*, s'arrêtera souvent, rue Buade, devant cette maison construite pour le chirurgien Thimothée Roussel à la fin du XVIII^e siècle; c'est son bas-relief imité d'une résidence située dans la petite ville française de Pézenas, et représentant la figure d'un chien accompagné de ces vers: «Je suis un chien qui ronge l'os/En le rongant je prends mon repos/Un temps viendra qui n'est pas venu/Que je mordrai qui m'aura mordu», qui fascine tant le futur romancier.

Il n'oubliera jamais la maison et son bas-relief, et Québec, pour l'une des premières fois de son histoire, servira de cadre romanesque. Près d'un siècle après Kirby, l'étrange Lovcraft fera à son tour le voyage, y verra «la seule ville qui pourrait me faire oublier un moment Charleston», et de retour dans sa Nouvelle-Angleterre natale écrira, pour son seul agrément, une description de la ville de Québec. L'ouvrage n'était pas destiné à être publié, il le sera tout de même, et plus d'un bouquiniste de la rue Saint-Jean a eu l'opportunité de le placer — de surcroît dans la version originale *To Québec and the Stars* — bien en évidence dans sa devanture.

Dans la foulée de Kirby et Lovcraft, bon nombre d'écrivains d'ici ont utilisé la capitale comme cadre, voire «personnage» littéraire.

Parmi les plus célèbres chantres de Québec, on compte bien, il est vrai, quelques notes discordantes. Celle, par exemple, de Roger Lemelin, dont toute l'oeuvre est un cri d'amour/haine adressé aux quartiers ouvriers de la basse ville, ces quartiers qui aujourd'hui encore embarrassent l'administration municipale. «Il se dégageait des habitations tassées une odeur de vie tenace, rêtée au progrès (...). Des hommes étrangers s'étaient brûlés pour avoir voulu remuer le quartier et l'embellir. Seuls les prêtres y étaient écoutés», lit-on ainsi dans *Au pied de la pente douce*.

On ne saurait, non plus, faire fi du *Ciel de Québec*, une décapante chronique politique des années 1938-1939 que Jacques Ferron publiait aux éditions du Jour en 1969. Dans cette charge féroce et satirique contre les élites — clergé, politiciens et notables — de la capitale, Ferron dévoile cet esprit snobinard, bien «bourgeois» qui a toujours été le grand travers de la ville.

Pardoner à la belle

Détails. Québec est belle et on lui pardonne tout. Avec sa «fenêtre ouverte sur le fleuve» (le quartier Petit-Champlain), comme le dit l'expression consacrée, son arrondissement historique qui a conservé son caractère vieille France, ses sites naturels extraordinaires, elle est ce genre de ville avec laquelle on entretient une relation passionnelle. Ici, sur la première marche d'un escalier public menant de la rue Saint-Denis à la rue Dufferin, le Pierre Morency de *Lumière des oiseaux* aura fait «une

LES LUMIÈRES DE MA VILLE

Qui mieux que la romancière et dramaturge Marie Laberge pouvait chanter les beautés englouties d'une enfance à Québec?

Texte inédit



PHOTOGRAPHE INCONNU / COLLECTION ARCHIVES NATIONALES DE QUÉBEC

Entrée du Séminaire de Québec, circa 1900. Les photographes autant que les écrivains ont été inspirés de tout temps par la beauté de la vieille ville.

MARIE LABERGE

Québec n'est pas une ville anodine. Est-ce parce que j'y suis née et que cela change définitivement la vision qu'on peut avoir d'une ville?

J'y suis née mais je ne l'ai pas habitée tout de suite. Québec est une ville que j'ai désirée longtemps. Je l'ai rencontrée, rêvée, imaginée avant de m'en approcher.

C'était à L'Ancienne-Lorette, la dernière maison de la rue St-Gabriel. Quand j'avais six ou sept ans, cette rue était encore en gravier et au bout, après notre maison, s'étendait le bois. (J'ose à peine imaginer le petit développement propre qu'il doit y avoir là maintenant).

Au deuxième étage, dans la grande chambre des filles (le dortoir: on était six filles et un garçon!), il y avait deux fenêtres. Mon père installait les «passes» au printemps confirmé, presque à l'été (pourquoi disons-nous les «passes», je ne sais plus; je me souviens du mot qui pour moi signifiait: laisser-passer-l'air-sans-laisser-passers-moustiques. On ne disait ni moustiquaire, ni screen). Ma

mère sortait les passes vertes de la cave, elle les arrosait copieusement pour les dépeussier et on laissait entrer l'été dans la maison.

La nuit venue, dans nos «baby-doll» sortis en même temps que les passes, la camisole enfin remise avec la flanellette, je m'appuyais à la lucarne et je regardais la nuit en compagnie de ma soeur Francine. On entendait des grenouilles, des grillons. Quelquefois, l'air sifflait en traversant le fin grillage. On regardait la nuit sans rien dire, seulement ravisés de cette splendeur.

Si on fixait plus loin que la coulée (un abîme, un précipice dans ma mémoire d'enfant, probablement un simple affaissement de terrain au fond duquel la rivière coulait), plus loin que le clocher de l'église paroissiale qui pointait sévèrement vers le ciel, si on allait droit à l'horizon, au-delà des arbres touffus, on pouvait voir une traînée de lumières. Pas une centaine, non, des milliers de petites lumières serrées, compactes qui scintillaient inégalement, créant un mouvement imprécis, sorte d'ondoiement, comme si un tissu lumineux vibrait au loin, agité par une brise que de la lucarne, je ne pouvais pas sentir. Je croyais naïvement que c'était une robe du soir, un strass qui collait au paysage, définissait ses contours volup-

teux, je croyais que cette ville que j'apercevais de si loin était faite pour les plaisirs nocturnes et la luxure.

Quand ma mère sortait avec mon père, quand elle portait cette robe de taffetas noire décolletée, ses bijoux de cristal de roche (ses diamants) et ses petits souliers à talons hauts, quand Shalimar de Guerlain nous bordait, je courais regarder la ville briller au loin, certaine que ma mère avait sa part de lumière dans cette pléiade.

J'ai observé ces lumières longtemps. Presque chaque soir. Je les regardais et je rêvais à Québec, la ville qui me faisait ces clins d'oeil. Je rêvais d'en faire partie et je me demandais si on «sentait» la brillance de la ville quand on y habitait.

Plus tard, vers neuf-dix ans, le samedi matin, mon père m'emmenait avec lui dans la Plymouth noire et il me déposait rue Ste-Anne coin Ste-Angèle, en plein coeur de la ville, à la porte où mademoiselle Francis donnait ses cours de ballet. En fait, Mlle Francis donnait un cours de diction-ballet on ne faisait nos plis et nos entechats qu'au prix de longs exercices de prononciation.

Je me souviens encore de l'odeur du vieux théâtre, du

VOIR SUITE PAGE D-4: LUMIÈRES

Des ouvrages éclairants en SANTÉ MENTALE

En vente en librairie
ou au (514) 449-7886



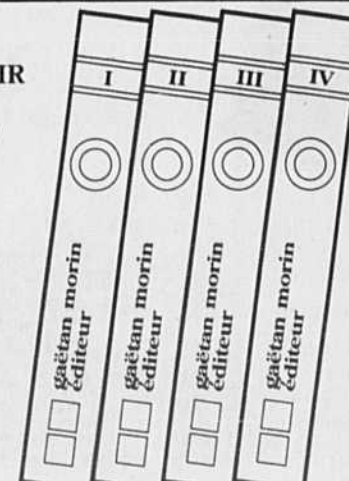
LA RÉADAPTION PSYCHOSOCIALE
EN PSYCHIATRIE
Lise Tessier, Michèle Clément et
Vesta Wagener-Jobidon
mars 1992, 25 \$

LA SANTÉ MENTALE ET SES VISAGES
G. Bibeau, A.M. Chan-Yip, M. Lock,
C. Rousseau, C. Sterlin et H. Fleury
avril 1992, 30 \$

POUR DONNER UN SENS AU TRAVAIL
M. Vézina, M. Cousineau, D. Mergler, A. Vinet
et M.-C. Laurendeau
mai 1992, 25 \$

LA VIEILLESSE: VOIE
D'ÉVITEMENTOU VOIE D'AVENIR
R. Champagne, P. Ladouceur,
H. de Ravinel, J. Stryckman et D. Paul
novembre 1992, 26 \$

LE DÉFI DE L'ÉGALITÉ
N. Guberman, J. Broué, J. Lindsay,
L. Spector, L. Blanchet, F. Dorion
et F. Fréchette
avril 1993, 22 \$



gaëtan morin
éditeur

LIVRES

ENTRE LES LIGNES

Écrivain, mon semblable, mon frère

LETRE À MON ÉCRIVAIN
éd Lacombe, comm. Claire Lamarche et ass.
des libraires du Québec, 109 p.



ODILE TREMBLAY

L'an dernier, venu de France, un petit ouvrage intitulé *Lettre à l'écrivain qui a changé ma vie* tombait comme un pavé rose dans la mare opaque des idées du jour voulant que la génération montante soit uniquement composée d'analphabètes vautrés devant leur petit écran. Les jeunes ne lisent plus? Allons donc! Et si on donnait la parole aux exceptions silencieuses... L'initiative avait été lancée par le Salon du livre de Paris qui invitait les 16-22 à écrire à leur auteur préféré. En avait résulté une pluie de missives enflammées, souvent d'une étonnante valeur littéraire, dans lesquelles les écrivains évoquaient leur rencontre fulgurante avec la littérature. Ces lettres, publiées chez Gallimard s'adressaient aux plus grands maîtres: à Proust, à Balzac, à Claudel et révélèrent le rapport intime tissé entre ces jeunes et leurs livres de prédilection. «Vos mots purs me tenaient», confiait une Natacha à Marguerite Duras.

J'avais dans cette chronique émis le désir que l'initiative soit reprise au Québec. Comme un écho à mes vœux, lancé conjointement par les éditions Lacombe, les communications Claire Lamarche et l'association des libraires du Québec, un concours invitait cette année les moins de 25 ans à écrire à leur auteur favori. Deux mille jeunes ont répondu à l'appel. Les meilleures lettres, désormais publiées, seront lancées la semaine prochaine au Salon du livre de Québec sous le titre *Lettre à mon écrivain*.

Le comité de lecture fut stupéfait: Quels sont les trois écrivains qui recurent la plus épaisse correspondance? Lucy Maud Montgomery, sa Anne et ses pignons verts, Stephen King, ses monstres et ses squelettes. Et qui d'autre? Je vous le donne en mille... Nelligan, le poète noir du Carré Saint-Louis dont les neiges neigeantes, le cristal qui chante, et les abîmes du rêve trouvent encore résonance dans le cœur des jeunes Québécois.

Ils ont écrit à Jules César comme à Pierre Morency, à Goscinny comme à Hermann Hesse, à Guy de Maupassant comme à Christian Mistral, à Albert Camus comme à Ginette Anfosse: Tous siècles, genres, pays et modes confondus. «Il y a tant de ferveur dans ces lettres qu'on se surprend à avoir peur», déclare l'auteur jeunesse Dominique Demers, en préface de l'ouvrage. Peut-être que des milliers d'autres jeunes ne découvrent pas ce bonheur fou, n'ont pas accès à cette merveilleuse amitié de papier, ne rencontrent pas les mots qui font voyager, rêver, pleurer, rire, aimer, crier. Angoissante perspective...

De quoi causent ces épistoliers? Du choc amoureux de la lecture et d'un monde qui s'est ouvert à eux au milieu des pages d'un livre, comme le sol se craquelle lors d'un tremblement de terre. «Jamais je n'aurais cru qu'un écrivain pourrait faire vibrer en moi ces cordes d'émotion et de passion», confie Patricia, 16 ans, à Jeanne Bourin. «J'ai appris à ré-

ver grâce à toi, à tes livres, à tes personnages, à tes aventures et à tes rêves. C'est pour cela que je t'écris. Ne m'abandonne pas», lance, pathétique, Jean-Sébastien à Jack Kerouac. Et qu'importe après tout que ce choc soit venu à ces jeunes d'Henri Vernes ou d'Alexandre Dumas? Qu'importe que l'initiateur ne soit pas toujours un écrivain de premier plan, puisqu'ensuite l'amour des mots est né, puisque sous les caractères d'imprimerie ont fleuri des images, est née une transe, puisque l'imagination a désormais pris en eux le pouvoir. «Je sais par dessus tout qu'avec un livre qu'on aime, on n'est jamais complètement seul», confiera à Hemingway un de ses admirateurs.

C'est le Québec de Félix, c'est celui de Poulin, qui les a touchés à travers ses chants. «Les grandes marées sont arrivées à l'hiver de mon adolescence et ne sont jamais reparties». C'est celui du Pierre Morency si incandescent de *Lumière des oiseaux*. A lui, on confie qu'à sa suite, aux abords du champ, on a tendu l'oreille en s'agenouillant dans les joncs de la batture. La lecture, c'est aussi une porte ouverte sur le monde, sur la nature, par où s'engouffre la beauté.

Mais les lettres nous parlent également d'un mal de vivre. A leur écrivain favori, la génération du «no future» confie sa détresse, son désarroi, sa solitude douloureuse. Parfois, ils n'ont personne d'autre, en dehors de l'écrivain-ami souvent englouti dans un temps passé, à qui la confier. «Ce siècle, nous le terminons la tête basse», estime un épistolier. Qu'y a-t-il au-delà du trou noir? «Parfois je souhaiterais avoir vécu à une autre époque où la vie semblait plus belle et plus vraie. Mais après réflexion, je me rends compte que si tel avait été le cas, je n'aurais jamais pu avoir l'espoir de changer le monde». L'amour, souvent ils n'y croyaient plus «après avoir vu tant de couples se déchirer», et parce qu'un écrivain leur dit que oui, c'est possible, soudain, ils reprennent foi.

«Tes mots comme un kaleidoscope/ Jonglaient avec mes rêves/ J'ai aimé d'un amour fou/ Je ne sais qui». Un monde ne saurait être complètement absurde, dans lequel des jeunes filles envoient encore des vers à Prévert.

Erratum: dans ma dernière chronique, j'avais écrit qu'on ne pouvait se procurer la série des livres-jeux Sabine & Griffin de Nick Bantock dans les librairies francophones. Erreur! Renaud-Bray en vend. Mille excuses.

LA VITRINE DU LIVRE

LE PETIT FUTÉ MONTRÉAL 1993

Odile Jouanneau
Nouvelles Éditions de l'Université, 288 p.

Le guide se veut complet, comme tous les autres de la série. On y trouve effectivement de tout, en quantité, et à bon prix (moins de 13\$ pour cette première édition): loirs, magasinage, restos, et une section «bon à savoir». On y apprend où faire soigner son chien, louer un habit de soirée, trouver mari ou femme par lettres, divorcer sans avocat, suivre une cure de désintox...

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LA QUÊTE DU SAVOIR
Hélène-Andrée Bizier
Libre Expression, 311 p.



Un autre volet de l'histoire du Québec, à travers le portrait d'un de ses pôles institutionnels majeurs, des circonstances de sa création aux différentes étapes de son développement, jusqu'à nos jours. Tout y est, la grande et la petite histoire de l'université, les grands et les petits débats scientifiques en son sein, ses relations plus ou moins tendues avec la grande et la petite société d'ici et d'ailleurs. Le texte est bourré d'anecdotes et de renseignements, les photos, pour la plupart tirées des archives de l'institution de la montagne, sont magnifiquement reproduites. Un régal pour les anciens «UdeMistes».

LAROUSSE DU JARDIN
Pierre-Yves Nédélec
Larousse, 607 p.

Toutes les techniques. Mille plantes de A à Z. Ce gros bouquin se présente à la fois comme un outil de travail et d'initiation. Les tours de mains du jardinier sont expliqués un à un, étape par étape, avec moult illustrations. Comment planter une clématite? Comment tailler un pommier? Comment greffer un rosier, semer du gazon, rempoter une plante d'intérieur ou entretenir un bonsai? Le dico des plantes, agrémenté de superbes photos, devient un guide merveilleux: comment les choisir, les planter, les entretenir et, plaisir suprême, les faire se multiplier en grand nombre. Merci Larousse!

HENRI MATISSE
Vincent Labaume
Hazan, 94 p.

À l'heure où Paris, la France et toute l'Europe éblent Matisse au point d'en faire un égal du super-géant Picasso, le catalogue présente environ 80 reproductions d'œuvres sélectionnées tout au long de l'impressionnant parcours du peintre, du temps des «Fauves» au tournant du siècle, jusqu'aux limites de l'art moderne, dans les années 1950. Un texte simple d'une quinzaine de pages accompagne le tout.

EN LISANT TOURGUENIEV
William Trevor
Phébus, 236 p.

Le romancier de la folie ordinaire raconte l'histoire de la pâle et touchante Marie-Louise qui finit ses jours dans une clinique psychiatrique. Comment cette fille de la campagne irlandaise épouse un homme médiocre et subit les sarcasmes sadiques de son entourage. A qui elle rêve secrètement, son amour manqué, son cousin, qui l'initia à la beauté des choses... en lisant Tourgueniev. S.B.

LE SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON

Salon du livre de Québec

L'édition 93 du Salon du livre de Québec est officiellement inaugurée cette semaine, jeudi le 15 avril à 11h00, au Centre municipal des Congrès de Québec.

La formule est connue: pendant quelques jours, jusqu'au dimanche suivant en fait, les visiteurs peuvent bouquiner dans une sorte d'immense librairie (475 éditeurs représentés!), s'abandonner à une foule d'activités d'animation, et surtout rencontrer des dizaines et des dizaines d'écrivains, parler de leurs œuvres, quémander des dédicaces.

Les écrivains se ramassent à la pelle

Des auteurs, il y en a pour tous les goûts. D'abord une quinzaine d'étrangers dont Anne-Marie Garat, prix Fémina 1992 pour *Aden*, Alexandre «Le Zèbre» Jardin, Bernard Weber qui a pondu les célèbres *Fourmis*, le poète et romancier belge Gaston Compère, Serge Filippini auteur de *Comoedia* (Phébus), Irène Fabin, qui a le secret de grands succès romanesques comme *Le Nabab* et *Secret de famille*.

Et puis, le gros du lot, 225 Québécois, parmi lesquels la journaliste Colette Beauchamp, auteure de *Judith Jamin*, *De feu et de flamme*, le sociologue Jacques Grand'Maison qui arrive avec une enquête sur les baby-boomers intitulée *Une génération bouc émissaire*, le romancier Louis Hamelin et son *Cowboy*, le comédien-écrivain Robert Lalonde, le chansonnier-écrivain Plume Latraverse et son second roman, *Pas d'admission sans histoire* (VLB) et David Homel, qui a fait un malheur avec *Il pleut des rats* (Leméac/Actes Sud).

Les écrivains de Québec

Le Salon fait une place toute spéciale aux écrivains de la ville de Québec, parmi lesquels Marie Laberge, Yvon Brochu, Chrystine Brouillet, Denis Côté, André Ricard, Monique Proulx, Paul Ohl et Hans-Jürgen Greif.

Café Alcan

Cette année encore, le Café littéraire Alcan propose des rencontres avec des auteurs de différents genres littéraires: romans, essais, biographies, bandes dessinées, poésies, livres pratiques. Le 18 avril à 20h00, on y recevra même le chanteur Dan Bigras, qui a mis en musique des textes de plusieurs écrivains, Gilbert Langevin, Christian Mistral et Sylvie Massicote.

Des prix

Pas de salon du livre sans prix. Le soir même de l'ouverture, on dévoile tous les prix littéraires Desjardins, le Robert-Cliche, remis à un roman de la relève, le Adrienne-Choquette pour un recueil de nouvelles inédit, le Octave-Crémazie pour un premier recueil de poèmes, le Monique-Corriveau, remis au meilleur livre jeunesse. On distribue deux autres récompenses au salon: le prix du 9e concours de nouvelles de Radio-Canada et celui du Concours littéraire Richelieu.

Le salon du livre de Québec ferme ses portes le 19 avril, à 18h00. Admission générale: 5\$; tarifs réduits (étudiants et âge d'or): 4\$.



Anne-Marie Garat
Au Salon du livre de Québec

ADEN

«Un roman attachant, à la mécanique implacable.»
Thierry Bayle, *Le Figaro magazine*

PRIX FEMINA 1992

roman
240 pages, 29,95 \$

Anne-Marie Garat sera au stand du Seuil
le 16 avril, de 17 à 18 h
le 17 avril, de 14 à 15 h
de 19 à 20 h
le 18 avril, de 15 à 16 h

ÉDITIONS DU SEUIL

PLAISIR de LIRE

Animatrice: Danièle Bombardier

Monique Proulx auteur de «Homme invisible à la fenêtre» qui vient d'être publié chez Boréal, sera mon invitée cette semaine.

Monique Proulx, qui a déjà publié des recueils de nouvelles et un premier roman «Le sexe des étoiles» signe ici un très bel ouvrage où la vie et l'art s'entremêlent dans une nécessité poignante pour Max, le héros, peintre et paraplégique.

Monique Proulx n'est pas une experte en peinture même si elle a choisi d'écrire son roman comme on peint un tableau. Elle nous transmet la véritable connaissance de l'art, celle de l'intuition et de l'émotion à travers une galerie de portraits d'êtres humains aussi fragiles les uns que les autres. Des êtres humains qui se déplacent comme un tableau vivant dans le musée imaginaire de Monique Proulx.

Sans porter de jugement sur la culture de nos hommes politiques, on peut dire qu'il n'est pas fréquent qu'on puisse s'entretenir avec l'un d'eux de littérature.

Le chef du Bloc Québécois, Lucien Bouchard, est un lecteur passionné depuis sa petite enfance. Dimanche il nous parlera de Marcel Proust et du Quatuor d'Alexandrie de Lawrence Durrell. Et, à travers la Justine du Quatuor d'Alexandrie, des femmes, qui demeurent pour monsieur Bouchard, un mystère insondable...

Danièle Bombardier

PLAISIR DE LIRE
Le dimanche à 19 h 30

Radio Québec

L'autre télé. L'autre vision.

Une saine alimentation fait aussi partie de la prévention

Fondation québécoise du cancer

PLAINES D'IMAGES ET DE LECTURE

LES PLAINES D'ABRAHAM
LE CULTE DE L'IDÉAL
JACQUES MATHIEU • EUGEN KEDL

Un texte de Jacques Mathieu assisté d'une dizaine d'experts. Des photos signées Eugen Kedl.

- Plus de 300 illustrations dont les deux tiers en couleurs
- Reliure caisse et couverture de toile
- Version anglaise disponible
- Édition courante 75 \$
- Édition de luxe accompagnée d'une sérigraphie d'Antoine Dumas 450 \$

Les éditions du Septentrion
1300, avenue Maguire, Sillery (Québec) G1P 1Z3

L I V R E S

Nuée de sauterelles

Le volet jeunesse est en effervescence...
et prend d'assaut le Salon du livre

GISÈLE DESROCHES

Depuis quelques minutes, il tourne autour du stand. Blouson de cuir et allure de rocker. Il jette des regards furtifs à l'auteure installée là pour une séance de signature. Il hésite. Se donne un air détaché, puis s'approche comme on se jette à l'eau. «Le prof voulait qu'on t'écrive. Moi, c'est pas mon fort, l'écriture. Mais je voulais te dire que j'ai bien aimé ton livre.» Puis il se sauve sans attendre de réponse.

Les jeunes lecteurs et lectrices forment un public bien différent de celui des adultes. Quand il aime, c'est sans retenue. Leur enthousiasme est total, fulgurant. Leur admiration inconditionnelle. Plusieurs sont impressionnés de rencontrer en personne, à l'occasion d'un Salon du livre, leur auteur(e) préféré(e). Dominique Demers raconte cette jeune fille qui, les larmes aux yeux, vint la supplier: «Je n'ai pas de papier, veux-tu signer ton autographe sur ma main? Je te promets que je me laverai pas! J'ai tellement aimé ton livre!» Et que dire de ce petit mot, adressé à une autre, laissé au stand en son absence, et signé: «Celle qui t'aime le plus au monde».

Les fleurs et le pot

Un Salon du livre représente pour un auteur ou une auteure l'occasion en or de rencontrer ses lecteurs et lectrices, de tâter le pouls de ce jeune public de recevoir ses commentaires et ses hommages. «Où t'as pris tes idées?» «C'est-tu payant?» Ça questionne, démystifie les écrivains. «As-tu un mari?» «Tu as quel âge toi?», «As-tu encore peur dans le noir?» C'est candide, déroulant parfois, d'une impertinence désarmante.

Public plus spontané, plus direct, impitoyable aussi. On aime un livre ou on n'aime pas. Et on le dit sans détour à l'auteur(e): «Moi, je ne lis pas des livres comme les tiens. C'est pas mon genre.» D'autres ne sont pas d'accord avec tel dénouement, avec les agissements de tel personnage. Et ils ne se gênent pas pour le faire savoir. Michèle Marineau a reçu un jour, la lettre d'un adolescent qui, n'ayant pas apprécié le dénouement de *L'Etat des baleines*, (Cassiopee, l'héroïne, choisit entre deux amoureux), lui proposait son aide pour aller casser les deux jambes au gars choisi.

Il y a quelques années, en plein Salon du livre, un jeune de 14, 15 ans, s'avance vers un auteur, l'air furieux. «C'est toi, Denis Côté? Ben t'es un chien! T'as fait mourir Hendrix!» Le Hendrix en question, vous l'aurez deviné, est un personnage de livre (*Nocturnes pour Jessie*). Les jeunes abordent les livres de façon viscérale, en s'y projetant sans réserve. Ils diront aux auteurs(e)s: «Tel personnage, c'est moi! Comment t'as fait pour connaître ma vie?»

Décharge d'adrénaline

«Un Salon du livre, c'est une décharge d'adrénaline extrêmement réjouissante», commente Marie-Françoise Hébert. «Bien sûr, les journées scolaires sont épuisantes. Une minute après l'ouverture du Salon, une nuée de sau-

terelles s'abat sur toi, tout le monde t'entoure, te parle en même temps, et on attend en file pour obtenir ton autographe». Au dernier Salon du livre de Hull, Robert Soulières a signé plus de 800 autographes en une journée. Et les demandes ne sont pas toutes polies: «Signe-moi ça!», ordonne-t-on parfois avec brusquerie. La plupart des jeunes, en effet, tutoient d'emblée les auteurs et auteures.

Pour les auteur(e)s, les cauchemars, ce sont les rallyes ou les questionnaires que les jeunes doivent compléter lors de leur visite au Salon. «T'es sûr, là, que c'est bien toi qui a écrit ça?», on oublie de remercier, et on repart en coup de vent, happés par la question suivante. Il y a aussi la course aux signets. En une année, les éditions La courte échelle ont distribué 150 000 signets uniquement dans le cadre de Salons du livre.

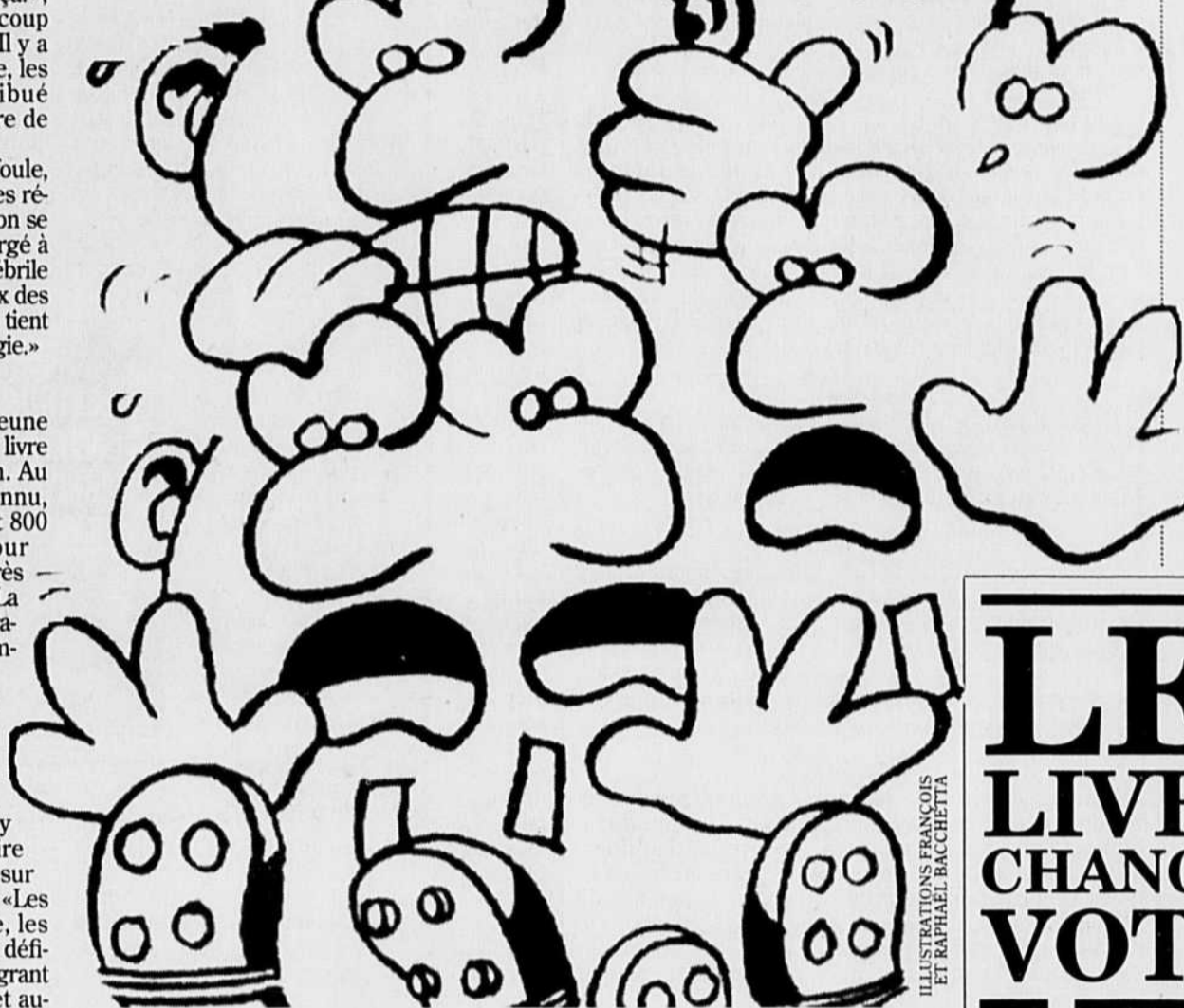
Malgré les inconvénients d'un bain de foule, les auteurs et auteures craquent devant des réactions aussi spectaculaires. «On est ému, on se sent utile, apprécié.» «On repart de là chargé à bloc, gonflé de tout cet amour témoigné, fébrile de toutes ces énergies.» «Il faut voir les yeux des jeunes qui découvrent une nouveauté. Cela tient de la fascination, on dirait presque de la magie.»

Fureur de lire

Un phénomène, cet engouement du jeune public? Ce qui se passe dans les salons du livre n'est que le reflet du secteur de l'édition. Au Québec un auteur pour adultes, non connu, connaît des tirages variant entre 300 et 800 exemplaires. Le moindre écrivain pour jeunes tirera à 3000 exemplaires, et aura très souvent des rééditions subséquentes. À la courte échelle, maison spécialisée en littérature jeunesse, les tirages de départ grimpent à 8000, souvent 10 000 exemplaires.

Les salons du livre se sont vite mis au diapason de cette fureur de lire en consacrant de plus en plus d'espace et en offrant de plus en plus d'activités d'animation au public jeune. On raconte, dans le milieu cette anecdote, survenue il y a quelques années. Le président honoraire d'un Salon invite les auteurs et auteures sur la scène lors de la cérémonie d'ouverture. «Les écrivains pour la jeunesse à ma gauche, les vrais écrivains à ma droite». On s'éloigne définitivement de cette discrimination en intégrant de plus en plus maintenant, les auteurs et auteures aux activités dites grand public.

À Québec, on a mené une offensive convainquante sur le front jeunesse. Un journal *Le Camelot*, entièrement consacré aux livres et activités pour la jeunesse, a été distribué dans 40 écoles par le camelot-mascotte en personne. «Cette année, on a ouvert les valves», explique Marie-Hélène Beaupré, la responsable des communications du Salon du livre de Québec. Nous avons des réservations pour 5 000 jeunes lors des journées scolaires, 2 000 de plus que l'an dernier. Des séances de signatures, des entrevues, des jeux, des ateliers d'animation, des invités, des concours sont au programme. L'entrée sera gratuite pour les 12 ans et moins. Le secteur jeunesse est en effervescence. Les auteurs et auteures seront là à Québec, pour en témoigner.

FAITES QUELQUE
CHOSE VITE!ILLUSTRATIONS FRANÇOIS
ET RAPHAËL BACCHETTA

«Un Salon du livre, c'est une décharge d'adrénaline extrêmement réjouissante», commente Marie-Françoise Hébert. Et bien sûr, les journées scolaires sont épuisantes.»

Au Québec,
le moindre
écrivain pour
jeunes tirera
10 fois plus
d'exemplaires
qu'un auteur
pour adultes.

Écrivains se
préparant à
l'assaut...

Alexandre Jardin

sera à Montréal du
13 au 15 avril et au Salon
du livre de Québec les
16 et 17 avril 1993.

Il rencontrera ses lecteurs
au stand Gallimard, le
vendredi 16 avril à 18h30
et le samedi 17 avril à
12h00.

LE PETIT SAUVAGE

GALLIMARD

Jean-François Vilar

Au Salon du livre de Québec

Nous cheminons
entourés de fantômes
aux fronts troués

«Jean-François Vilar
nous donne un roman
noir surréaliste.»

Dominique Durand, *Le Canard enchaîné*roman
480 pages, 37,95 \$

Jean-François Vilar sera au stand du Seuil
le 16 avril, de 19 à 20 h
le 17 avril, de 18 à 19 h
le 18 avril, de 14 à 15 h



ÉDITIONS DU SEUIL

LE SALON DU LIVRE
DU 10 AU 11 AVRIL 1993
AU CENTRE DU SYMBOLE DE QUÉBEC

LE SALON DU LIVRE

LES
LIVRES
CHANGENT
VOTRE
VIE

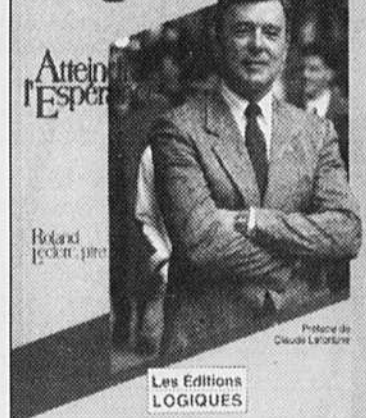
John Wijngaards
DÉCOUVRIR
L'ÉVANGILE
SANS SE TROMPER

Les Éditions
LOGIQUESDécouvrir l'Évangile sans
se tromper

John Wijngaards
Présenté par Roland Leclerc
LX-165 - ISBN 2-89381-147-7
300 pages - illustré - 18,95 \$

Cet ouvrage inspiré nous fait
voir la Galilée à travers les
yeux du Jésus historique. Des
jeux, des questionnaires nous
font participer directement à la
parole de l'Évangile.

Au Fil des
Jours

Les Éditions
LOGIQUES

Au fil des jours
Roland Leclerc, prêtre
LX-134 - ISBN 2-89381-098-5
191 pages - 16,95 \$

«Chaque jour apporte son
espérance.» Journaliste du quoti-
dien, Roland Leclerc débusque
l'espérance dans tout ce qui
nous arrive. Il trouve Dieu et il
est certain que Dieu bénit son
audace.

LOGIQUES

Dist. excl.: LOGIDISQUE
Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182
Venez nous voir au Salon du livre de
Québec:
STAND 150

LIVRES

Entrevue avec Marc Chabot

Parler des hommes

FRANCINE BORDELEAU

Comment en arrive-t-on à se mériter les titres, à connotation évidemment péjorative, d'«homme rose» et de «chantre de la condition masculine»? Au philosophe Marc Chabot, professeur au cégep François-Xavier-Garneau, à Québec, il a suffi d'élaborer un cours de philosophie de la sexualité et de commencer à réfléchir sur la notion de l'amour en Occident. Prenant connaissance de ces travaux, des gens de la Télé-Universitaire lui demanderont très vite un cours sur la condition masculine. Dans la foulée, Chabot écrit *Chroniques masculines*, un essai paru aux éditions Pantoute en 1981, et récidive avec *Des hommes et de l'intimité*, publié par les éditions Saint-Martin en 1987.

Les livres de Chabot ne passeront pas inaperçus: un homme qui parle des hommes, c'est-à-dire d'un sujet que les femmes ont fait leur, attire forcément l'attention.

Le philosophe se retrouve aujourd'hui à nouveau sur la sellette à cause de *A nous deux!*, un essai sur la condition des hommes et des femmes qu'il signe conjointement avec sa compagne Sylvie Chabot. Preuve que nous sommes encore en attente de définitions ou de modes d'emploi, l'essai, tout juste sorti pour le Salon du livre de Québec, est déjà best-seller dans certaines librairies.

Chabot, qui plaide maintenant pour «l'homme flou» (quant à la femme et à la condition féminine, il dit n'avoir pas à s'en mêler), n'a cependant que faire des définitions. «Toute entreprise de définition est douteuse, insiste-t-il. Du reste, ça ne vaut pas la peine de faire un effort fondamental pour concocter une définition de la condition masculine qui satisfasse tout le monde».

Il y a plus urgent. «Hommes et femmes doivent sortir de leur solitude respective», soutient le philosophe.

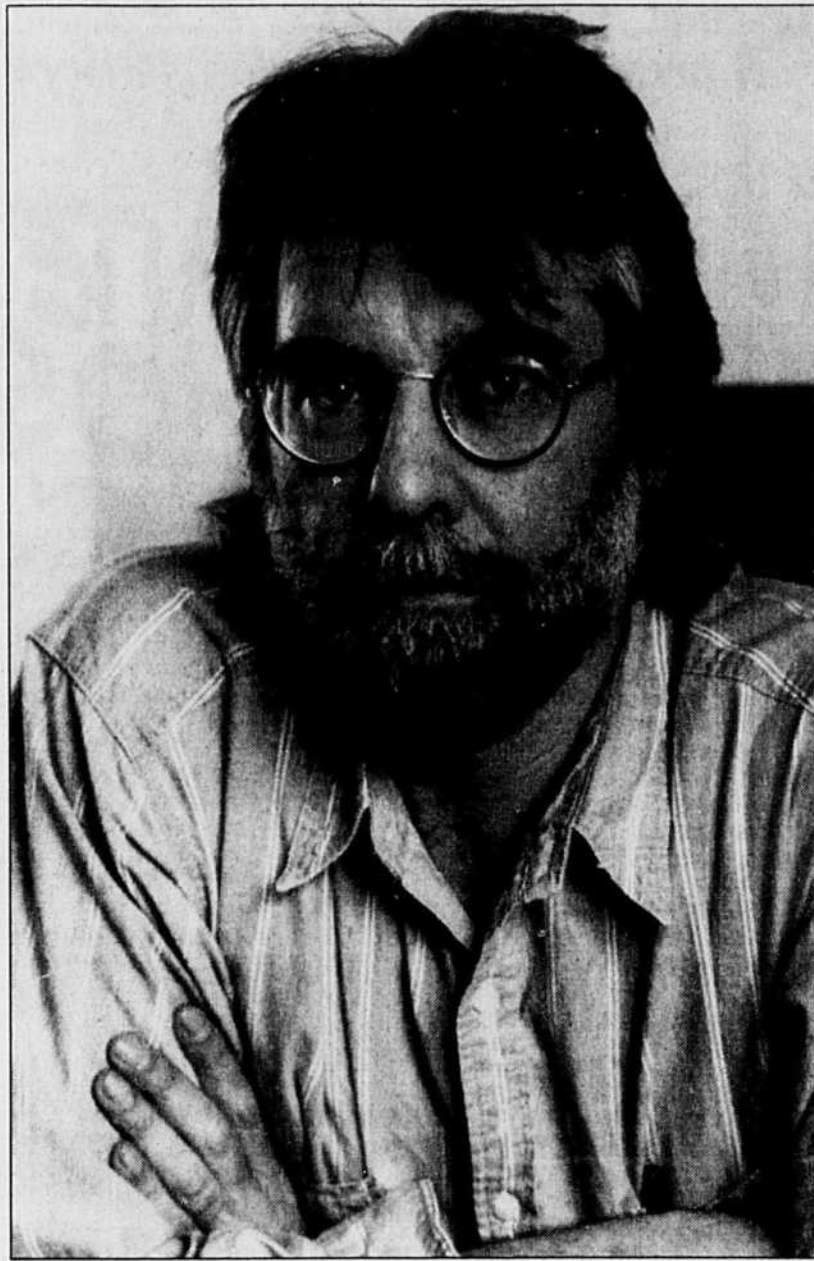
At-on cru un moment que les deux sexes étaient en voie de se rejoindre? Des phénomènes tout à fait récents prouveraient plutôt le contraire: ainsi ces hommes qui tuent femmes et enfants avant de se suicider. «C'est le geste ultime du propriétaire dont le monde s'écroule», commente Sylvie Chabot.

La cosignataire de *A nous deux!* propose une interprétation du geste de Marc Lépine à partir de la lettre qu'il a laissée. «Ses propos sont ceux d'un homme qui se sent dépossédé, qui prend terriblement au sérieux la réécriture féministe de l'histoire». Or des hommes comme Lépine, ou comme Jean-Guy Tremblay, qui «mêle complètement les rôles de femme, d'amante et de mère», analyse pour sa part Marc Chabot, sont de moins en moins rares dans notre société. Et montrent en somme qu'après 25 ans de féminisme, «les comportements, les idées et les discours n'ont pas vraiment évolué».

«Hommes et femmes ne se lisent pas entre eux, et ne se parlent pas davantage», poursuit le philosophe. Celui-ci se méfie des groupes masculins (ou masculinistes) qui prétendent réfléchir sur la condition masculine. «Ils sont plutôt en train de remplacer les tavernes», et contribueraient ainsi à maintenir la distance, le soliloque.

Le seul moyen de sortir de l'impasse? Mettre en place une pensée hétérosexuelle, soutiennent Chabot et Chabot. «Arrêtons de dire qu'il y a des problèmes féminins d'une part, et des problèmes masculins d'autre part. Il y a des problèmes de société qui doivent être pensés en même temps par les hommes et les femmes».

Dans la foulée, les deux auteurs invitent à une relecture des textes féministes. «Pour voir ce qui s'y révèle des hommes, pour y reconnaître, maintenant que nous avons pris du recul, les idées généreuses...»



Pour Marc Chabot, il faut mettre en place une pensée hétérosexuelle. «Il y a des problèmes de société qui doivent être pensés en même temps par les hommes et les femmes», estime-t-il.

Voir aussi la critique de Robert Saletti
À nous deux! (Hommes femmes: la fin du combat?)
Page D-12

LUMIÈRES

Le Québec
de Marie Laberge

SUITE DE LA PAGE D-1

rouge passé des sièges, de la coulisse poussiéreuse et sombre par laquelle on entrait. Je me souviens du chuintement du tourne-disque posé à l'arrière-scène quand Mlle Francis plaçait lourdement l'aiguille sur un Chopin tout rayé.

Seul le ballet m'intéressait, mais je pourrais encore redire mot pour mot le premier poème d'Appolinaire que j'ai appris et récité devant Mlle Francis. Après le cours, deux plaisirs m'attendaient: je traversais à la bibliothèque, rayon des enfants et j'allais me choisir deux livres pour la semaine. Ensuite, j'allais attendre mon père «sur les remparts» en jouant sur les canons qui visent le fleuve. Mon père travaillait à l'Université qui, à cette époque, partageait ses locaux entre le quartier latin et les nouveaux bâtiments de Ste-Foy. Les murs gris rapprochés de la rue de l'Université produisaient un écho formidable et je marchais en faisant claquer mes souliers bien fort.

Deux ans plus tard, alors que l'Université avait totalement émigré à Ste-Foy et que le quartier latin n'avait plus rien d'universitaire, nous avons déménagé.

La ville n'était plus seulement une échappée du samedi matin ou une robe de strass qui luit dans la nuit, c'était ma ville et j'allais avoir douze ans.

J'en ai maintenant quarante-deux et j'ai vu bien des villes depuis, mais jamais aucune ne m'a paru plus belle, plus enviable que Québec, vue de la lucarne de la rue St-Gabriel, rèvee du haut de mes six ans, Québec qui brillait doucement au-dessus de la masse sombre des arbres. Québec, où plus tard, Chopin et les livres usés de l'Institut canadien, Appolinaire et les canons figés des remparts sous le clocher argenté du Séminaire m'ont permis de rêver encore, m'ont appris à m'échapper à travers l'imaginaire.

Et s'il m'arrive parfois de parler de Québec avec dépit, d'exalter ses mauvais côtés, de m'acharner sur les failles, c'est qu'elle a, plus que tout autre, une possessivité qui m'entrave. Elle m'a montré à m'enfuir, mais elle ne me laisse pas partir. Elle contient toute mon enfance et mon adolescence, elle peut chanter, rien qu'avec ses noms de rues, les plus belles chansons d'amour de ma vie que c'est là que l'amour est né, dans ses vieilles pierres tranquilles.

Mais l'enfance, l'adolescence et les premières amours sont loin déjà, et le décor n'est plus qu'un décor. Je ne peux pas m'obstiner à retrouver ce qui n'est plus. Les rues ont changé, les remparts aussi, la vieille ville qui faisait résonner le claquement de mes souliers n'existe plus ailleurs qu'en mon souvenir. Et c'est très bien ainsi.

Non, on ne sent pas la brillance d'une ville quand on y marche la nuit, mais si on s'en laisse pénétrer, peut-être un jour peut-on l'émettre légèrement, petit scintillement fragile dans la nébuleuse humaine, petit éclat d'enfance à jamais disparue.

LE SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

«La haute ville dressée sur son cap, verte et chevelue comme une campagne.»

— Anne Hébert,
Le Premier jardin.

SUITE DE LA PAGE D-1

expérience capitale: regarder (son) propre regard en train de s'envoler. Privilège conféré par une ville horizontale: ce regard, «Aucune barrière n'arrête. Il survole tout en bas la terrasse Dufferin, il frôle le château Frontenac, saute le garde-fou de la promenade, survole la place Royale, le Vieux-Port et le voilà déjà au-dessus du fleuve; il plane, il se déploie, il s'ouvre sur cette trouée prodigieuse que le Saint-Laurent pratique dans le

paysage. Tout est offert: les Laurentides venant rejoindre le fleuve avec le cap Tourmente, l'anse de Beauport derrière le bassin Louise, la proue de l'île d'Orléans, la pointe de Lauzon et, entre les deux, l'ouverture sur l'estuaire, sur l'illimité».

C'est toujours cette même relation passionnelle que l'on sent chez Flora Fontanges, l'héroïne du *Premier jardin* d'Anne Hébert. De retour dans sa ville natale pour y jouer dans une pièce de théâtre, l'actrice vieillie explore la ville comme si elle pouvait trouver les clés d'elle-même dans «le fleuve, d'allure océane, à l'odeur de vase, d'huile et de goudron», dans «la haute ville dressée sur son cap, verte et chevelue comme une campagne», ou sur la terras-

se Dufferin qui, l'été, accueille, confondus, ceux de la haute ville et ceux de la basse ville, permettant alors que «deux courants se rencontrent, se heurtent et se mêlent sur les planches sonores, pareils aux mouvements du fleuve lorsque les eaux douces rejoignent les eaux salées, se brouillent un instant et suivent leur cours saumâtre».

Les dessous de la ville glauque

Mais c'est encore trop souvent l'apparition d'une ville qui conserve sa trop belle allure de carte postale. Il faudra attendre de jeunes écrivains pour en investir la vie glauque, véritablement urbaine. Ainsi le Vieux-Québec qu'habite le

personnage de *L'Hiver de pluie*, de Lise Tremblay, est celui qui met en scène Jacques Poulin dans *Le Coeur de la baleine bleue*; mais les protagonistes de son roman ressemblent aux résidents du quartier, qui hantent les mêmes bars — Chantautteuil et Jules et Jim, institutions obligées de la capitale, sont nommément cités — depuis des lustres. «La vieille ville, c'est une petite ville, écrit-elle. On n'y est jamais seul. (...) Les petites villes sont des enfers parce qu'elles obligent à tenir un rôle éternellement, sans sursis. Ceux qui viennent ici se connaissent depuis longtemps, souvent depuis qu'ils sont adolescents. Ils savent tous qu'ils sont vieux, ils sont ceux qui restent. Ils ne se regardent même pas, ils vont dans les bars parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.»

Avec les polars de Chrystine Brouillet ou le Gilles Pellerin de *Ni*

le lieu ni l'heure, on quitte le sempiternel Vieux-Québec et le vent du fleuve pour des promenades hors les murs, dans un quartier Saint-Jean-Baptiste qui résiste au folklore. Chez Brouillet les petites rues du quartier, des rues étroites et sombres qui donnent lieu, il y a un peu plus de 15 ans, à une chasse à l'homme entre un syndicaliste de la CSN et les fiers-à-bras d'un syndicat affilié aux Teamsters américains, deviennent des lieux du crime. Pellerin, lui, utilise des éléments typiques du quotidien dans Saint-Jean-Baptiste comme supports à la fiction.

Québec la belle, de l'idéale proximité avec la nature, n'échappe pas à la banale sordidité des villes. A cela deviennent sensibles les écrivains, ceux, en tout cas, d'une génération qui a habité des 3 1/2 plutôt que les maisons cosuées de la Grande Allée.

FOYER

Tant d'écrivains ont chanté Québec



Le **NOROÛT**
souffle où il veut
C.P. 156, Succ. De Lorimier
Montréal Qc H2H 2N6
(514) 563-1644

Anne-Marie **ALONZO**
Margie Gillis
LA DANSE DES MARCHES
125

Denise **DESAUTELS**
LE SAUT DE L'ANGE
Prix de poésie
Terrasses St-Sulpice
de la revue Estuaire 1993
125

Louise **DUPRÉ**
NOIR DÉJÀ
avec quatre tableaux de
Nicol Beaulieu
125



Saisissante par la force évocatrice de ses images, la richesse du propos et son accomplissement formel, cette poésie fait entendre une voix singulière dont la nécessité s'impose à nous. La présente édition comprend aussi les textes originaux yiddish.
Jacob Isaac **SEGAL**
POÈMES YIDDISH 15\$



Tous ceux et celles qui s'intéressent à la création littéraire trouveront ici une réflexion des plus pertinentes.
Jean-Noël **PONTBRIAND**
ÉCRIRE en atelier ...
ou ailleurs 15\$

CASSETTE-AUDIO du spectacle **ALTERNANCES**
Dorion • Corradi • Desautels
enregistrée en studio
seulement 125



LES LIEUX DU CŒUR:
• Jacques Gauthier
LA FIN DU JOUR
• Daniel Guénette
VOIX TRANSITOIRES
• Paul Chanef Malenfant
L'UN ET L'AUTRE
• Jean-Yves Théberge

VOYAGES D'UN ERMITE ET AUTRES RÉVOLTES
• Joël Pourbaix
LA SECONDE VENUE
• Diane Régimbald
RUPTURES SANS MOBILE
• Nicole Richard

Disponibles en librairie, chez l'éditeur ou au stand 186 du Salon du livre de Québec.

BEST-SELLERS



le Parchemin

- ROMANS QUÉBÉCOIS**
1 L'HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE, de Monique Proulx - Boréal/Seuil
2 QUELQUES ADIEUX, de Marie Laberge - Boréal
3 SEPT LACS PLUS AU NORD, de Robert Lalonde - Seuil
4 AU NOM DU PÈRE ET DU FILS, de Francine Ouellette - La Presse

- ESSAIS QUÉBÉCOIS**
1 RETROUVER L'ENFANT EN SOI, de John Bradshaw - Le Jour
2 PLEINS FEUX SUR LES SERVICES SECRETS CANADIENS, de Richard Cléroux - L'Homme
3 LA GÉNÉRATION LYRIQUE, de François Ricard - Boréal

- ROMANS ÉTRANGERS**
1 LE PETIT SAUVAGE, de Alexandre Jardin - Gallimard
2 LEVIATHAN, de Paul Auster - Actes Sud
3 DEVI, de Irène Frain - Fayard / S.C.Lattés
4 BAIGNADE INTERDITE, de Joyce Anne Schneider - Albin Michel

- ESSAIS ÉTRANGERS**
1 MARLÈNE DIETRICH, de Maria Riva - Flammarion
2 LES NOUVELLES MALADIES DE L'ÂME, de Julia Kristeva - Fayard
3 LE MYTHE DE LA MAUVAISE MÈRE, de Jane Swigart - Robert Laffont

- LIVRE JEUNESSE**
1 MON PÈRE ET MOI, de Francine Ruel - Courte Échelle (roman +)

- LIVRES PRATIQUES**
1 LE PETIT FUTÉ, Montréal
2 LE PETIT JEAN, de Jean Cournoyer - Stanké

- COUP DE CŒUR**
1 LA BIBLE CONFISQUÉE, de Micheal Baigent - Plon
Richard Leigh

Mezzanine, station Berri-Uqam Montréal, 845-5243

Des centaines d'auteurs

- présents dont
Alexandre Jardin (Le petit sauvage),
Monique Proulx (Homme invisible à la fenêtre),
Serge Filippini (Comœdia),
Colette Beauchamp (Judith Jasmin),
Bernard Werber (Le jour des fourmis),
Plume Latraverse (Pas d'admission sans histoire),
Jean-François Vilar (Nous cheminons entourés de fantômes aux fronts troués),
Louis Hamelin (Cowboy),
Benoît Sokal (Canardo: l'île noyée),
Robert Lalonde (Sept lacs plus au Nord),
Jacques Grand'Maison (Une génération bouc émissaire: enquête sur les baby-boomers),
Maester, Yves Beauchemin, Anne-Marie Garat, Louis-Martin Tard, Gaston Compère, David Homel, Robert Sabatier, Marie Laberge, Claude Michelet, Georges Jean, Henriette Major, Chrystine Brouillet...


PLEIN LA VUE
du jeudi 15 au
lundi 19 avril
au Centre des
Congrès de Québec
19 93
SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Jeudi, 15 avril — 11 à 22h
Vendredi, 16 avril — 9 à 22h
Samedi, 17 avril — 11 à 22h
Dimanche, 18 avril — 11 à 22h
Lundi, 19 avril — 11 à 18h

BORÉAL


Nouveautés du printemps 93

L I T T É R A T U R E



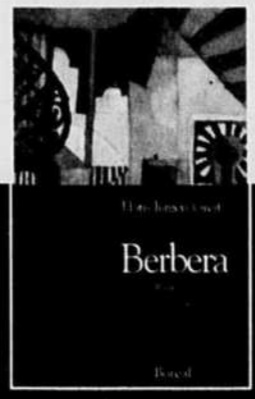
Gilles Archambault
Un après-midi de septembre
Roman
Boréal

Une œuvre personnelle où le ton intimiste propre à Gilles Archambault est plus émouvant que jamais.
112 pages, 15,95\$



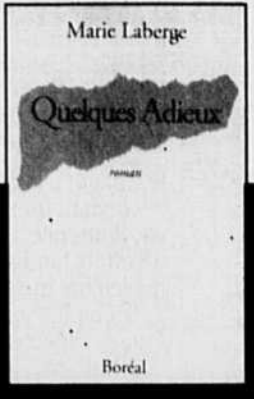
Esther Croft
Au commencement était le froid
Roman
Boréal

L'itinéraire d'une femme aux prises avec le froid qui environne et fonde nos existences.
106 pages, 15,95\$




Hans-Jürgen Greif
Berbera
Roman
Boréal

Une évocation saisissante du Maroc qui témoigne aussi de la distance qui nous sépare de ce qui nous est étranger.
244 pages, 17,95\$




Marie Laberge
Quelques Adieux
Roman
Boréal

Il est des amours irrémédiables, au bord desquels on est pris de vertige et dont on sait qu'ils nous briseront.
400 pages, 24,95\$




Alberto Manguel
La Porte d'ivoire
Roman
Boréal

L'histoire d'une famille respectable à jamais marquée par la révélation d'une terrible vérité.
266 pages, 19,95\$



Jean-Marie Poupart
Bon à tirer
Roman
Boréal

Un polar écrit d'une plume caustique. Un Poupart doux-amer enlevé avec une virtuosité inimitable.
168 pages, 16,95\$



Monique Proulx
Homme invisible à la fenêtre
Roman
Boréal

«une excellente histoire, portée par les voix de la nécessité intérieure»
Jacques Allard, Le Devoir


248 pages, 19,95\$



Carole Tremblay
Musique dans le sang
Roman
Boréal

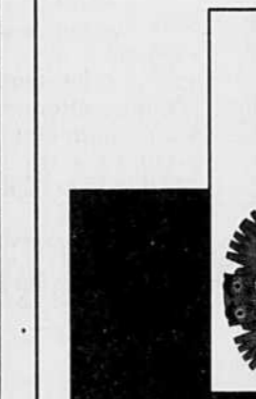
Une œuvre où le suspense et l'humour tressent une intrigue forte. Tendez l'oreille, il y a de la musique dans ce roman.
296 pages, 19,95\$

C H R O N I Q U E S




Jean Barbe
Chroniques de l'air du temps
Roman
Boréal

Des histoires vraies ou inventées qui témoignent de la saveur de la vie urbaine et contemporaine.
220 pages, 19,95\$



Thomas R. Berger
La Sombre Épopée
Roman
Boréal

Valeurs européennes et droits ancestraux en Amérique (1492-1992)
236 pages, 22,95\$



Peter Keating
La Science du mal
Roman
Boréal

L'institution de la psychiatrie au Québec, 1800-1914
L'histoire de l'institution de la psychiatrie comme nouvelle spécialité médicale au Canada.
212 pages, 22,95\$

J E U N E S S E



RIVA SIMARD
À LA PEAU DE BANANE
Roman
Boréal

Junior #23
7,95 \$



JACQUES BENOIT
RODOLPHE STIBOUSTINE
Roman
Boréal

Junior #24
7,95 \$



PHILIPPE CHABREAU
LA NUIT DES HOMARDS-GAROUS
Roman
Boréal

Junior #25
7,95 \$



LUCIE PAPINEAU
LA DOMPTEUSE DE OUAOUARONS
Roman
Boréal

Junior #26
7,95 \$



BERNARD CHAPLEAU
LES MIRAGES DU VIDE
Roman
Boréal

Inter #24
Volumes doubles
10,95 \$



RAYMOND PLANTE
LA FILLETTE EN CUIR
Roman
Boréal

Inter #23
Volumes doubles
10,95 \$

Venez rencontrer
les auteurs
du Boréal
au salon du livre
de Québec
du 15 au 19 avril

L I V R E S

ENTREVUE

Roman habité par une île

«L'attente est une des composantes de la vie»

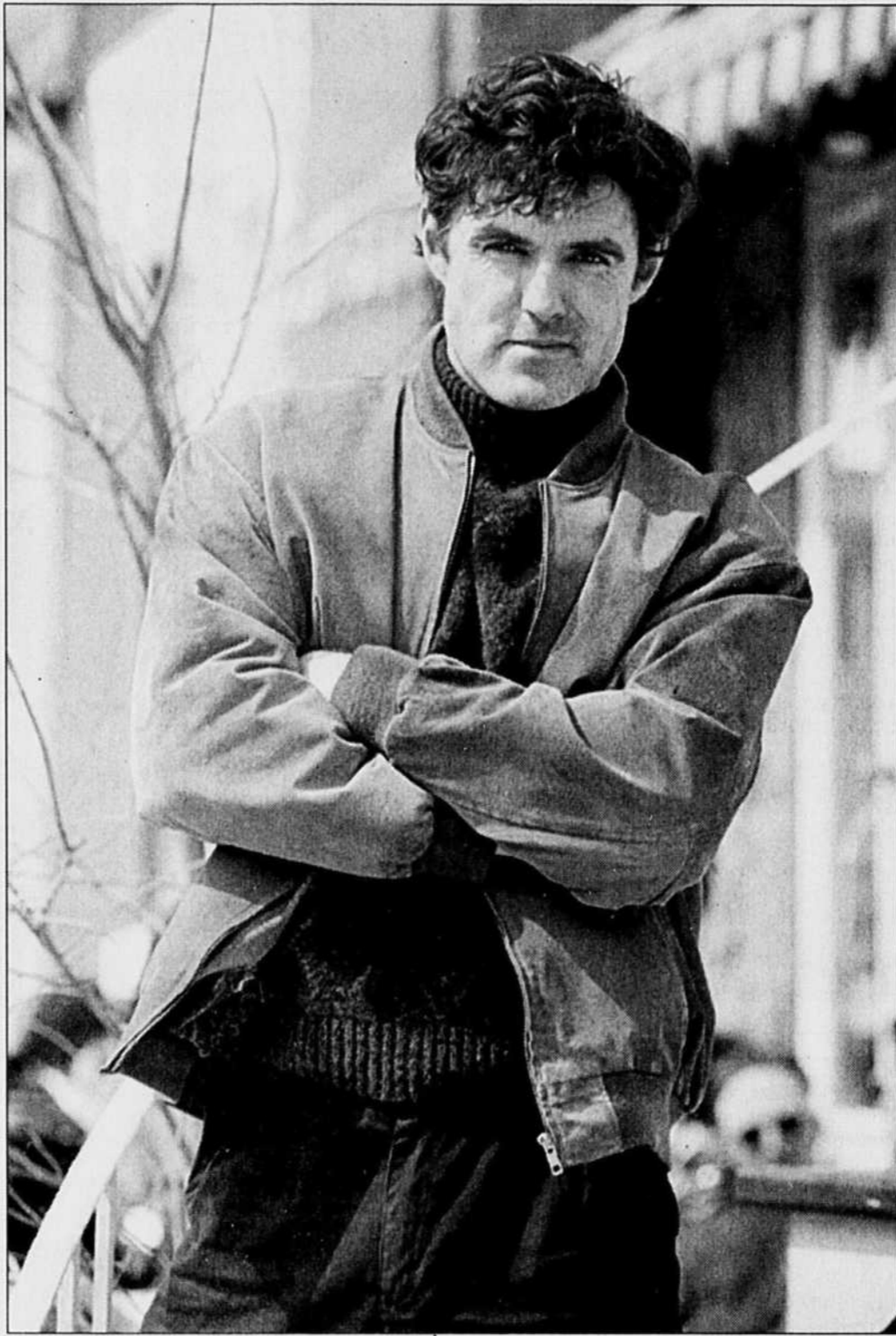


PHOTO ROBERT SKINNER

Pierre Gobeil vient de publier *Dessins et cartes du territoire*. «J'espère que tout est là», lance-t-il.

MARIE-CLAIRE GIRARD

C'est une histoire d'errance et d'attente qu'a écrite Pierre Gobeil. *Dessins et cartes du territoire* publié à l'Hexagone, raconte le désarroi de deux enfants abandonnés par leur grand frère parti vers le nord, les laissant dans un état second où tout peut arriver et où rien ne se produit. C'est un roman habité par une île dont on ne revient pas, par un garage Shell, symbole de toutes les oasis du désert, de tous les motels américains, lumières dans la nuit, havre de chaleur et de nourriture où les rencontres recèlent des possibilités inouïes. Et par le chagrin de deux enfants en manque de l'être qu'ils aiment le plus au monde.

Dans le café où nous nous rencontrons, Pierre Gobeil explique: «C'est un portrait, une peinture du rapport entre trois personnes que je voulais faire depuis longtemps. J'ai tâtonné en cherchant la forme et puis un jour j'ai écrit une page où le héros était parti sur cette route du nord, où il travaillait dans ce garage Shell et j'ai su que je tenais mon roman en entier dans cette page. En quatre ans j'ai tout élaboré. Il n'y a pas beaucoup d'éléments mais j'espère que tout est là».

A propos de cette attente douloureuse qui n'en finit pas Pierre Gobeil souligne que nous passons notre vie à attendre: «Je l'attendais; me dit-il, j'étais en retard, j'avais oublié en ce dimanche ensoleillé qu'il fallait avancer nos montres d'une heure». «On attend que le café soit servi, on attend le facteur, le coup de téléphone qui va changer notre vie. Parfois c'est complètement hallucinant, mais tout le monde est comme ça. L'attente est une des com-

posantes de la vie, c'est l'avenir, le manque à combler. Et en rapport avec les enfants c'est très important. Il s'agit de mon deuxième roman, après *La mort de Marlon Brando*, mettant en scène des enfants et ce ne pouvait être que cela: quand on est enfant tout est plus, le temps passe plus lentement, les coups font plus mal, les rires sont plus francs, les peines sont plus profondes. L'enfance est le lieu privilégié de la passion, de l'exagération, du désir absolu. Ne me parlez pas des amoureux excessifs de 40 ans, mais parlez-m'en si vous avez 12 ans. L'attente pour les enfants est du même ordre».

«Le nord et la neige bleue représentent les seuls endroits inexplorés sur lesquels on peut encore rêver.»

Et il faut peut-être lier cela au goût nouveau qu'éprouve Gobeil pour écrire de la poésie, territoire littéraire libéré des contraintes d'après lui, où tout est permis et qui crée une liberté que n'accorde peut-être la forme romanesque. Il concède être brouillon lorsqu'il écrit, aimerait se discipliner davantage. «Mais je mène une belle vie, ajoute-t-il, l'écriture est ce qu'il a de plus important pour moi et je peux m'y consacrer entièrement. Elle est dure et compliquée aussi, la vie, mais je l'aime malgré tout. Peuplée qu'elle est de belles attentes».

Garneau la vénérable

Institution de la ville de Québec, la Librairie Garneau n'est plus ce qu'elle était...

FRANCINE BORDELEAU

En 1944, toute la bonne société de Québec, à commencer par le Premier ministre de l'époque, se presse à la célébration du centenaire de la librairie Garneau. Rien là d'exceptionnel: l'établissement du Vieux-Québec fondé par le poète Octave Crémazie (celui-là même qui donne son nom au prix de poésie décerné par le Salon du livre de Québec) et son frère, qui fit un temps figure de cénacle littéraire où se réunissaient quotidiennement les Pamphile Lemay, François-Xavier Garneau, Jean-Charles Taché et autres Louis Fréchette, qui compta Louis Saint-Laurent dans son bureau de direction, avait l'habitude du beau linge.

C'est dans sa librairie que Crémazie écrira ses plus célèbres poèmes, rapporte la chronique. C'est aussi à cause d'elle qu'il connaîtra une fin déshonorante. Le poète n'était guère doué pour la gestion et la librairie fera faillite en 1862. «Un bon matin, celui du 11 novembre de cette année-là, on apprit avec stupeur qu'Octave Crémazie avait disparu et qu'il avait été forcé de s'enfuir devant le bras de la Justice qui se dressait avec colère devant lui», écrit un Damase Potvin doué, lui, pour l'enlure.

Octave s'exile en France, Joseph meurt, le fonds de commerce est racheté par un certain Chaperon, homme lymphatique qui n'a pas davantage le sens des affaires. Pierre Garneau ressuscite la librairie en 1897. Les livres religieux y côtoient *Le chien d'or*, de William Kirby, *Les Anciens Canadiens*, de Philippe Aubert de Gaspé, *Le dernier des Mohicans*, de John Fennimore Cooper; puis viendront rapidement les livres européens, importés - une première provinciale - directement par Garneau.

C'est autant à cause de son histoire, à laquelle a participé toute l'intelligentsia de Québec, qu'à cause de libraires comme Jean-Jacques Desrochers, que Garneau a acquis le statut d'institution. Grâce à elle et à l'Université Laval alors située à l'intérieur des murs, le Vieux-Québec a eu, jusque dans les années soixante, une véritable allure de Quartier Latin français.



Le nouvel antre du livre, côte de la Fabrique.

Méconnaissable, l'institution

Garneau a conservé son vieil esprit jusqu'en 1990. Le 1er juin de cette année-là elle quitte ses locaux de la rue Buade, qu'elle habitait depuis 1911, pour s'installer presque en face, côte de la Fabrique. Méconnaissable, l'institution! La papeterie, un secteur important chez Garneau, occupe le rez-de-chaussée du nouveau local; deux escaliers, un mobile et un pédestre, mènent à l'étage des livres.

Mais en se modernisant, la librairie a passablement changé sa vocation première. Les livres y sont toujours, mais accompagnés de «produits culturels connexes»: disques, vidéocassettes et même laboratoire de développement de photos! De plus on y bouquine maintenant au son d'un discrète musique d'ambiance.

Les rénovations de la «maison-mère» du Vieux-Québec auront donné le coup d'envoi à la modification d'un réseau qui compte aujourd'hui huit succursales (dont une à Chicoutimi) et une centaine d'employés. Le processus devrait être terminé cette année, alors que toutes les librairies de la bannière Garneau seront dotées d'un système informatique.

Octave Crémazie serait-il d'accord avec tout ce qui verrait? Il devrait en tout cas admettre au moins une chose: ce Pierre Garneau-là avait décidément le sens des affaires.

LETTRES FRANCOPHONES

Un roman déambulatoire sur fond de détresse et d'enchantement

LE CORPS DES MOTS

Jean-Luc Outers

Corps de métier

Ed. de la Différence, 1992.

LISE GAUVIN

Le roman s'ouvre sur un déménagement et se termine par un cataclysme: l'infiltration de l'eau dans une maison dont on répare le toit et qui se trouve provisoirement sans protection. Entre ces deux images passe tout le train-train d'une vie qu'on pourrait dire sans histoire, n'eût été la découverte de la beauté et des vestiges du temps, lors d'un voyage à Rome, l'amour d'une femme, la mort d'un chien et les démêlés avec une administration d'Etat. A travers ces anecdotes, le livre propose une réflexion sur le vieillissement des choses et des êtres, sur le corps et son métier d'exister.

Carl le narrateur est un fonctionnaire muté d'un ministère à un autre et l'auteur d'un premier roman. Au moment d'emménager avec sa bien-aimée Clarisse, il reçoit sa vie et s'interroge sur le poids des mots et des choses: «Certes, déménager, c'est se fixer des points de repère, trancher dans le fil du temps. N'est-ce pas d'abord se confronter au poids des meubles?» La nouvelle maison devient ainsi le champ de diverses stratégies territoriales et l'enjeu de relations complexes entre ses occupants: Carl et Clarisse, Isabelle la fille de Clarisse et le chien de Carl. Le narrateur en profite pour revoir sa vie passée: il décrit avec force détails et une subtile ironie un séjour dans une maison communautaire, cette institution des années soixante-dix où il ne fallait surtout pas que les couples se voient de trop près. Son nouveau travail, au Commissariat général aux affaires sociales, l'amène à organiser un colloque dont on lui dit que le titre, dû à son ingéniosité, est une trouvaille: Réussir sa mort. A côté des pages incisives sur les officines gouvernementales et les moeurs des employés de bureau, le lecteur a droit à tout un développement sur les recherches gérontologiques. Le grand spécialiste en la matière, un certain Umberto, aurait même découvert les effets comparés des moustaches sur la communauté des hommes et celle des femmes.

C'est moins la satire que l'on retient de ce livre que l'extrême acuité avec laquelle le narrateur observe l'espèce humaine et les divers corps de métier qui défilent autour de lui. Des éboueurs il dit: «Carl se sent proche d'eux, solitaire. Voilà un travail qui va au fond des choses (...). Quel métier peut prétendre embrasser un tel cycle, celui de l'origine et de la fin?» Puis viennent les couvreurs, les plombiers. Entre les mots et les corps se produit une curieuse alchimie. Celle-ci amène Carl à chercher, dans l'écriture même, à retrouver le «corps du métier», c'est-à-dire une expérience charnelle des mots. C'est le corps tatoué d'encre que le narrateur s'offre finalement au lecteur après la disparition de son manuscrit.

Jean-Luc Outers, écrivain bruxellois dont le premier livre, *L'Ordre du jour*, a été porté à l'écran par Michel Khieff, a élaboré une fable amusée et inquiète, une sorte de roman déambulatoire sur fond de détresse et d'enchantement. *Corps de métier* a obtenu récemment le prix Virgil Rossel en Belgique. A titre de responsable de la direction du Livre et des Lettres à la Communauté française de Belgique, Jean-Luc Outers a également coordonné le très instructif numéro de l'Oeil de la Lettre consacré aux «Ecrivains belges de langue française».

Le corps féminin comme un mystère

LE SUPERBABY
Ferdinando Camon
Gallimard, Paris, 1992
196 pages

HERVÉ GUAY

Était-ce jeunesse? J'avais aimé il y a cinq ans, le roman psychanalytique de Ferdinando Camon, *La Femme aux liens*. J'étais sensible à la douleur lancinante qui conduisait une bourgeoise italienne encore jeune au divan. Aujourd'hui, l'humour auquel s'essaie Camon avec son dernier-né me laisse de glace.

Pourtant, Camon avec *Le Superba-*

by parle à nouveau du corps de la femme. Après les règles de Michaela, celles de Virginia, qui finissent par cesser afin qu'elle donne naissance à un petit génie. D'où l'école des «superbabies» que la femme du narrateur décide de fréquenter pour combler ce vœu. Cette fréquentation compose l'essentiel de la seconde partie du roman. On assiste peu surpris aux cours d'un institut péniblement imaginé. Ce qu'en décrit Camon pêche à la fois par manque d'ampleur et par le prévisible de la chose.

La première partie du roman, quant à elle, est constituée des an-

goisses du narrateur sur le point de devenir père. L'une d'entre elles: il a toujours pensé qu'à l'éjaculation déféqueuse répond un enfant mutilé. Une autre: la prépondérance du lieu de conception de l'enfant sur le lieu de naissance. On a ainsi droit à des considérations usées sur le soi-disant manque d'érotisme de Londres et l'avantage marqué qu'aurait Paris de ce point de vue. Là encore, l'imagination n'est guère au rendez-vous.

En fait, il s'agit d'un roman qui ne lève pas. Jamais on ne croit aux sueurs froides du mari de Virginia quand il n'arrive pas à engrosser sa femme. Quant aux manies qui la saisissent, elle, aussitôt enceinte, elles tiennent somme toute du délire calculé.

C'est d'autant moins amusant que le tout est continuellement narré de l'extérieur par le mari, lequel est d'une insensibilité assommante à tout ce qui ne le concerne pas directement. Il suppose, par exemple, que l'une des femmes s'est inscrite à l'Institut des Superbabies déçue de ses deux maternités précédentes. Selon lui,

elle voudrait enfin connaître «un accouchement palpitant dont elle put parler à ses amies au téléphone».

D'autre part, immanquablement, l'institut en question est une invention américaine qui vaut à ladite culture un sermon en règle, à peine voilé. Là encore, la caricature manque d'envergure, ce qui rend, par conséquent, la critique caduque et attendue.

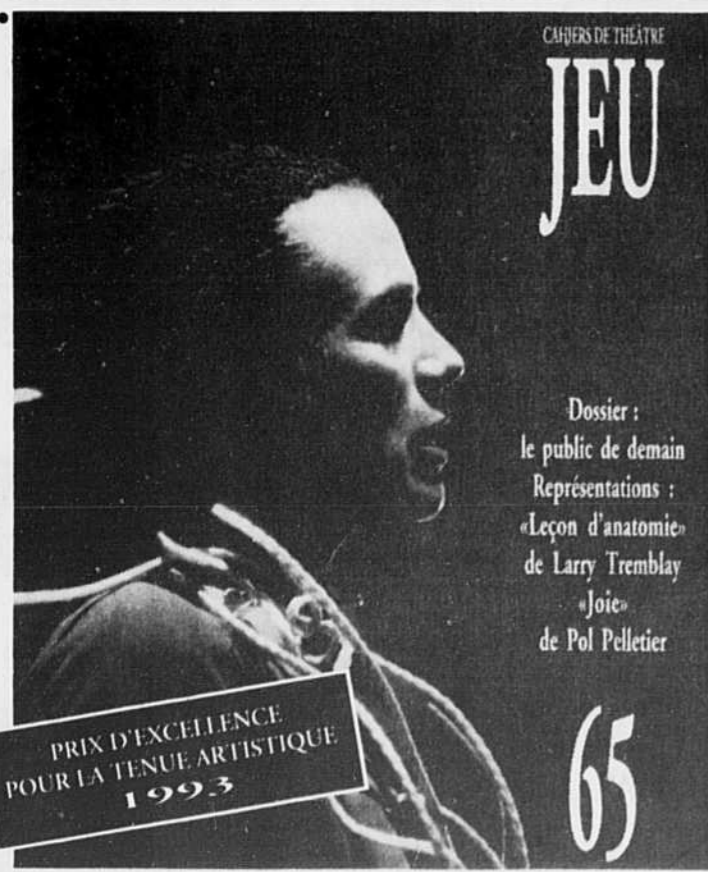
Camon, dans cet ouvrage, se donnait pour but «de montrer jusqu'à quel point un homme peut être intimidé par le corps féminin, par son mystère et son pouvoir, donc par la grossesse et l'accouchement». S'il étaye sa thèse, son narrateur ne convainc pas, ni non plus sa femme qui sombre, pour sa part, dans le ridicule.

Bref, Camon manie le drame beaucoup plus habilement que l'ironie. Jusqu'aux commentaires empruntés au langage de la psychanalyse qui énervent ici (l'auteur est psychanalyste) dans ce portrait maladroit du rapport d'un homme à la maternité.

LE SALON DU LIVRE DE QUÉBEC



PLEIN LA VUE
DU 15 AU 18 AVRIL 1993
AU CENTRE DE LA VILLE DE QUÉBEC



Dossier:
le public de demain
Représentations:
«Leçon d'anatomie»
de Larry Tremblay
«Joie»
de Pol Pelletier

240 pages, illustré, 13 \$ Cahiers de théâtre JEU (514) 288-2808
426, rue Sherbrooke Est, bureau 202, Montréal H2L 1J6
Abonnements: PERIODICA (514) 274-5468

LIVRES RÉCENTS
ANCIENS - RARES
ET D'AUBAINES



ACHETONS LIVRES
ENCORE UTILES
TÉL.: 845-7307

1246, rue St-Denis

LIVRES

BANDES DESSINÉES

La pointe de l'iceberg

La revue Iceberg fête ses dix ans

ICEBERG
Revue, vol 2 No 5

PIERRE LEFEBVRE

S'il était traditionnellement une chose fragile et éphémère en ce bas monde, c'est bien l'espérance de vie d'une revue de bande dessinée québécoise. Aussi, lorsqu'on voit sur la couverture du dernier numéro du magazine *Iceberg*, la mention «10^{ème} anniversaire» on est en lieu s'étonner. Ceux d'entre vous qui ignoraient jusqu'à l'existence de ce périodique peuvent se rassurer. De ces dix années, les 9/10 furent vécues quasi-clandestinement, avec tout ce que cela comporte de distribution à la petite semaine, de photocopies tenant lieu d'impression et d'interruptions plus ou moins prolongées.

L'an dernier, les choses se sont mises à démarrer véritablement pour *Iceberg*. Sous la direction de Thibaud de Corta apparaissent quatre numéros se démarquant radicalement de l'amateurisme dont la revue était pétrie jusqu'alors. Terminé l'époque du fanzimat. *Iceberg* se dotait d'un format décent, de papier glacé, ainsi que d'un réseau de distribution.

Bien que la cuvée de l'année 1992 était digne d'attention, sa qualité devait davantage à la bonne volonté qu'elle affichait qu'à son contenu effectif. Car plutôt qu'à un produit fini, c'était à une métamorphose que le lecteur avait alors affaire.

Fort heureusement, la période transitoire allant



ILLUSTRATION HELENE BROUSSEAU

«Et moi? Bof, moi je dessine des petits Mickeys. Qui est-ce que ça intéresse?» (*Iceberg*, vol 2, no 5)

du fanzine au magazine est maintenant achevée. Le Volume 2 numéro 5 présentement en kiosque est une petite merveille. Je ne me souviens pas d'avoir lu avec autant de plaisir et d'intérêt une revue de BD réalisée ici par des gens d'ici. Non seulement la qualité des œuvres présentées est étonnante, mais l'impression et le graphisme n'ont rien à envier à personne. Que ceux qui baillent d'ennui ou grimacent d'horreur rien qu'à penser à la notion d'une «BD québécoise» se procurent le dernier numéro d'*Iceberg*. Ils seront ravis de constater qu'ils tiennent à un objet tout à fait particulier. C'est plus qu'un simple plaisir que procure ce numéro. Également l'impression solide qu'il se passe enfin quelque chose d'important, au Québec, en bande dessinée. Parions que les œuvres de ces auteurs encore méconnus (pensons en vrac à Sylvie Deronzier, Grégoire Bouchard, Alain Reno, Obom, mais en fait à l'équipe entière du magazine) sont les promesses de réussites futures qui nous couperont un jour le souffle.

La conjoncture n'a jamais été aussi favorable à l'écllosion de la bande dessinée québécoise. Le nombre croissant d'auteurs-dessinateurs dignes de ce nom, la pluralité des courants, un rayonnement (encore faible et timide mais tout de même) à l'extérieur de nos frontières; tout cela laisse entendre que nous vivons enfin, dans ce domaine, notre révolution tranquille. S'il vous intéresse d'en être le témoin privilégié, sautez dans le train *Iceberg*. Il pourrait vous mener plus loin que vous n'osiez l'imaginer.

POLITIQUE

Des guides pour un monde en changement

ATLAS STRATÉGIQUE
Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau, Editions Complexe, 1993, 220 pages

ENCYCLOPÉDIE DE L'EUROPE
Sous la direction de François Joyaux, Editions du Seuil, 1993, 360 pages

L'ANNÉE INTERNATIONALE, 1993
Sous la direction de François Joyaux, Editions du Seuil, 1993, 360 pages

JOCELYN COULON

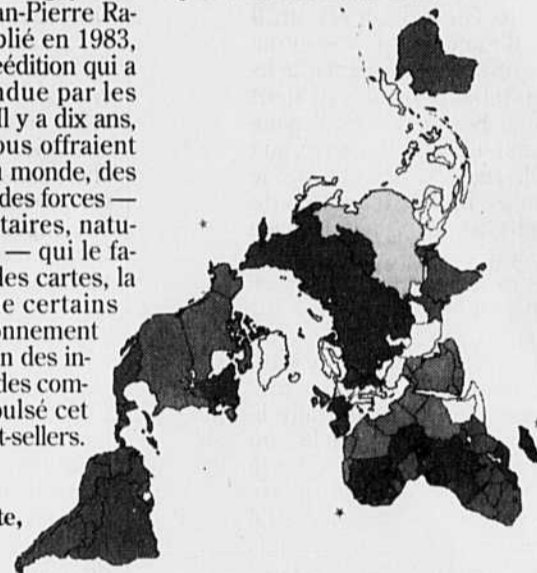
Comment les frontières des États se sont-elles modifiées depuis quatre ans? Quels sont les nouveaux pays apparus après l'écroulement de l'empire soviétique? Les rapports de forces dans le monde ont-ils changé depuis la fin de la guerre froide? Voilà quelques unes des questions dont vous pourrez trouver la réponse en feuilletant ces trois guides consacrés à une monde en plein changement.

Commencez votre exploration de la planète avec *L'Atlas stratégique* de Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau, un classique publié en 1983, dont on doit saluer la réédition qui a été entièrement refondue par les deux célèbres auteurs. Il y a dix ans, Chaliand et Rageau nous offraient une lecture nouvelle du monde, des États qui le compose et des forces — démographiques, militaires, naturelles et économiques — qui le façonnent. La disposition des cartes, la vision particulière que certains pays ont de leur environnement géopolitique, la précision des informations et la qualité des commentaires avaient propulsé cet atlas sur la liste des best-sellers.

Pour commencer votre exploration de la planète, rien de mieux que *L'Atlas stratégique*.

La recette était la bonne. Les auteurs n'ont changé ni leur approche ni leur présentation. Ils ont tout simplement corrigé les cartes et remanié les textes pour coller le plus près possible à l'actualité et, comme ils l'écrivent, «refaire le point sur l'état géostratégique de la planète». Le travail est impeccable et la lecture passionnante.

Après l'Atlas, plongez dans les deux petits annuaires des Editions du Seuil. *L'Encyclopédie de l'Europe* renferme les descriptions sommaires de 47 États du Vieux continent, des six républiques ex-soviétiques d'Asie centrale et des nombreuses organisations qui gèrent la vie politique, militaire et économique de l'Europe. De petits encadrés sur la politique, l'histoire, la culture, la société, viennent rajouter des informations tout en allégeant la lecture. *L'Année internationale* est présentée de la même façon: des textes courts sur plus d'une centaine de pays à travers le monde, des cartes, des tableaux statistiques, une chronologie et des dossiers sur les grandes questions stratégiques, le Marché unique européen, l'économie et un dossier spécial sur les États-Unis.



Le printemps littéraire à l'Hexagone

Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise



Émile Martel
Le dictionnaire de cristal
Coll. Fictions 164 pages 19,95 \$

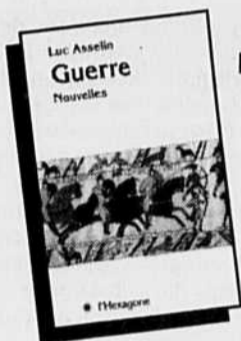
Les proses-méditations d'un styliste inoubliable. «Chez Martel, la langue luit de cette lumière ambrée de magies oubliées. (...) Cela qui s'appellerait la poésie des idées ou l'humour du savoir.»
- Jacques Allard, *Le Devoir*

«Des mots tout simples qui cachent des mondes. Une promenade de l'esprit et du cœur. (...) Sachant très bien où il va, l'écrivain ne sait pas du tout ce qu'il y trouvera. Moi, je sais: ses lecteurs.»
- Réginald Martel, *La Presse*



Pierre Gobeil
Dessins et cartes du territoire
Coll. Fictions 144 pages 16,95 \$

Un troisième roman par l'auteur de *La mort de Marlon Brando*. Une histoire tendue entre les passions de l'enfance et le voyage vers l'aboutissement du désir. Un héros énigmatique sur «la route qui se perd sous la glace». Un livre attendu.



Luc Asselin
Guerre
Nouvelles 256 pages 19,95 \$

Une envoyée, un tambour, un soldat, un officier, un conscrit, une sentinelle et un stratège: à travers ces sept acteurs, depuis le Moyen Âge jusqu'à nous, la guerre parle le même langage. Une méditation sur la paix qui révèle un nouvel écrivain.



Richard Cyr
Ma sirène
Coll. Fictions 112 pages 14,95 \$

Un roman à la poursuite de l'impossible amour. Une histoire métaphorique, baroque et fantaisiste où la magie noire envahit l'écriture comme une marée qui gagne le lecteur. Ce livre confirme le talent de Richard Cyr.



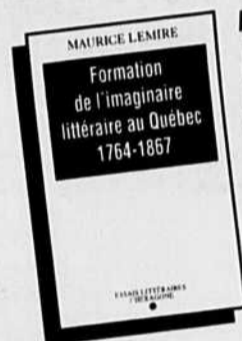
Louise Warren
Léonise Valois, femme de lettres
Coll. Itinéraires 336 pages 24,95 \$

De l'inédit en histoire littéraire. Léonise Valois a été, en 1910, la première femme à publier un livre de poésie au Québec. Elle fut aussi une des pionnières du journalisme féminin. Louise Warren retrace sa vie et son œuvre. Une contribution substantielle à l'histoire des femmes du Québec.



Gérald Godin
Écrits et parlés 1
Vol. 1. Culture 448 pages Vol. 2. Politiques 336 pages
Coll. Itinéraires 24,95 \$ chacun

Les écrits et les entretiens de Gérald Godin — l'intellectuel, le journaliste et le militant — composent un véritable portrait du Québec culturel et politique des années 1960 à nos jours. Une somme incomparable en deux volumes. Une édition préparée par André Gervais.



Maurice Lemire
Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764-1867
Coll. Essais littéraires 288 pages 24,95 \$

Une étude sur la naissance de notre littérature. Nos premiers écrivains puisaient leurs modèles dans la culture populaire. Ils faisaient ainsi passer la culture de l'imaginaire populaire à l'imaginaire littéraire. Jusqu'à quel point leur entreprise a-t-elle réussi? Maurice Lemire répond à cette question avec méthode et brio.



Paul Chanel Malenfant
Le verbe être
Coll. poésie 128 pages 16,95 \$

Le livre qui marque le sommet d'une démarche poétique exemplaire. Le verbe être se porte simultanément à l'affût de la pensée et des saveurs, à la rencontre des objets et des souffles coupés par l'émotion des vivants.

La bonne littérature chez vlb éditeur

Poésie - Roman - Théâtre - Essais



Madeline Gagnon
LA TERRE EST REMPLIE DE LANGAGE

Claude Paradis
LE SILENCE DE LA TERRE

Joyce Carol Oates
UN AMOUR NOIR

Plume Latraverse
PAS D'ADMISSION SANS HISTOIRE

Gilbert Langlois
CUISSES AVEC DOS

Gilbert Dupuis
KUSHAPATSHIKAN

Guy Fournier
JAMAIS DEUX SANS TOI

Henriette Major
JEUX DE RÊVES

Joël de Silva
LE PAIN DE LA BOUCHE

Sylvie Chaput et Marc Chabot
À NOUS DEUX!

Christian André Séguin
UNE ENFANCE TRAHIE

Denis Goulet
HISTOIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL 1842-1914

Au salon du livre de Québec, venez rencontrer nos auteurs: Guy Fournier (en compagnie de Jean Besré), Madeline Gagnon, Anton Risco, Marcel Godin, Plume Latraverse, Lina Trudel, Claude Paradis, Gilbert Langlois, Sylvie Chaput et Marc Chabot, Christian André Séguin et Michel Dorais, Renaud Longchamps, et de nombreux autres.

Les belles lectures aux éditions Quinze



Serge Rousseau
MONSIEUR BOB
roman



Jean-Alain Tremblay
LA GRANDE CHAMAILLE
roman



Sylvain Trudel
ZARA, OU LA MER NOIRE
récit
en librairie le 19 avril

Au salon du livre de Québec, venez rencontrer nos auteurs: Jean-Alain Tremblay, Robert Blondin, Serge Rousseau.

SEANCES DE SIGNATURE

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
du 15 au 19 avril

••••• **Jeudi 15 avril 1993** •••••

19h00 à 21h00
Vincent Nadeau pour NOUS IRONS TOUS À MÉTIS-SUR-MER

••••• **Vendredi 16 avril 1993** •••••

18h00 à 20h00
Vincent Nadeau pour NOUS IRONS TOUS À MÉTIS-SUR-MER

••••• **Samedi 17 avril 1993** •••••

13h00 à 14h30
Vincent Nadeau pour NOUS IRONS TOUS À MÉTIS-SUR-MER
André Vanasse pour AVENUE DE LORIMIER

14h30 à 16h30
Yves Boisvert pour LA COPINE
Louis Hamelin pour COWBOY

18h00 à 20h00
Louis Hamelin pour COWBOY
Vincent Nadeau pour NOUS IRONS TOUS À MÉTIS-SUR-MER

••••• **Dimanche 18 avril 1993** •••••

13h30 à 15h30
Vincent Nadeau pour NOUS IRONS TOUS À MÉTIS-SUR-MER
Louis Hamelin pour COWBOY

••••• **Lundi 19 avril 1993** •••••

14h00 à 15h30
Vincent Nadeau pour NOUS IRONS TOUS À MÉTIS-SUR-MER

LIVRES

Camarade Staline

IncurSION dans le cerveau d'un dictateur

LA PEUR
traduit du russe par Antonina Roubichou-Stretz
Anatoli Rybakov
Albin Michel, 1992, 645 pages

FRANCINE BORDELEAU

Si l'on considère que depuis 1945, une bonne partie de la littérature allemande s'emploie à exorciser l'horreur nazie, il faudra laisser les ex-soviétiques, sans doute pendant quelques décennies encore, régler des comptes avec leur Histoire. Cela nous vaudra quantité de témoignages — nécessaires — et de redites, comme le montrent les nombreuses traductions arrivées en Occident depuis la perestroïka, et quelques grandes oeuvres.

Les Enfants de l'Arbat (l'Arbat étant l'équivalent moscovite de Saint-Germain-des-Près ou de Montparnasse), le livre qui révéla Rybakov à l'Est comme à l'Ouest, appartient manifestement à cette dernière catégorie. Parallèlement à la description des aventures d'un jeune faune très sympathiques, l'auteur nous faisait littéralement entrer dans le cerveau de Staline et nous faisait voir, comme si nous étions lui, le regard du dictateur sur l'humanité, le «peuple», ses alliés et ses ennemis. Le récit s'achevait aux premiers jours de décembre 1934, sur l'assassinat de Kirov (un personnage réel), alors secrétaire du PC à Leningrad.

La Peur commence au lendemain de cet événement dont se servit Staline pour inaugurer une vague d'arrestations, de purges et de procès qui devait affecter toutes les couches de la société soviétique. On y retrouve Sacha, le personnage central des *Enfants de l'Arbat*, condamné à trois ans de détention en Sibérie sous un prétexte futile. Alors qu'à l'époque, les prisonniers politiques voient leur peine systématiquement renouvelée (ou augmentée), Sacha parvient à s'en tirer on ne sait trop comment. Il prend le chemin pour Moscou où il est interdit de séjour, s'enfuit à travers la taïga, bénéficie de refuges éphémères grâce à des compagnons et compagnes de rencontre, et cette longue fuite en avant de Sacha constitue l'une des trames principales d'un roman qui s'attache par ailleurs à la destinée des nombreux autres «enfants de l'Arbat».

Ce voyage, qui s'étend sur des milliers de kilomètres, sera l'occasion de découvrir l'existence quotidienne en URSS sous la terreur stalinienne et d'assister à l'instauration d'une culture de la délation et du reniement. Même Sacha, qui incarne ici des valeurs comme la générosité, la probité et la rigueur morale, devra participer — on verra alors à quels choix déchirés et désespérants oblige le régime — à une séance de dénonciation collective.

L'autre trame c'est, comme dans *Les Enfants de l'Arbat*, Staline lui-même. Après avoir évoqué tous ces personnages, imaginaires ou réels, modestes ou grandioses, candides ou salauds, altruistes ou profiteurs pervers du régime, entraînés dans la débâcle de la terreur, Rybakov accorde dès lors au discours politique une place qui deviendra de plus en plus grande.

Staline s'est fixé l'objectif de «créer un parti qui ne perdra jamais le pouvoir»; la répression et la terreur en sont les seuls moyens, se persuade-t-il. Et le petit père des peuples de dissenter sur la Terreur instaurée par Robespierre: ça n'était pas encore assez, voyons! «La terreur n'est pas uniquement un moyen d'écraser toute dissidence, mais avant tout un moyen de créer le conformisme absolu découlant d'une peur collective. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut gouverner un peuple dans l'intérêt même de celui-ci. La souveraineté du peuple a toujours été et sera toujours un mythe».

La Peur nous conduit peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale. Il y aura une suite. Et les trois ouvrages formeront, pour peu qu'Anatoli Rybakov poursuive dans cette veine, l'un des meilleurs triptyques politiques contemporains.

L'occasion de découvrir l'existence quotidienne en URSS sous la terreur stalinienne.



L'éternel retour de Dracula

Le parcours littéraire d'un vampire célèbre

FRANCINE BORDELEAU

De toutes les époques, notre fin de siècle hantée par le sida est peut-être celle qui colle le mieux à la figure du vampire, comme l'a si bien senti Francis Ford Coppola. Portrait d'un mythe immortel.

Passionné de littérature fantastique depuis sa plus tendre enfance, il a des intérêts un peu bizarres tout de même, cet Abraham Stoker qui, rêvant d'écrire à son tour son histoire de vampires, a lu tous les livres qui traitent du sujet et s'est documenté à fond sur la Transylvanie. Le nom du personnage de son roman, il le trouvera grâce à Arminius Vambery, professeur de langues orientales à l'université de Budapest.

Paru en 1897, *Dracula* est un roman au style gothique composé uniquement de lettres et de journaux intimes, et n'a aujourd'hui encore rien perdu de son étrangeté; mais en même temps que de maladroites! que de personnages stéréotypés! que de ronflantes dissertations sur le Bien et le Mal! Le mérite voire le trait de génie de l'écrivain d'origine irlandaise, c'est d'avoir fixé, voire figé une fois pour toutes les caractéristiques du vampire.

Dans la littérature, elle est d'abord féminine, cette créature satanique que dépeignent déjà Ovide et Petrone, qu'évoqueront plus tard les Potocki (*Le Manuscrit trouvé à Saragosse*), Poe, Gauthier (*La Morte amoureuse*), Sheridan Le Fanu (*Carmilla*)... En Occident le vampire, que de son côté le folklore roumain conjugué sur tous les modes depuis le XVIe siècle au moins, prendra l'allure qu'on lui connaît aujourd'hui en 1819 seulement, avec une nouvelle de John William Polidori. Beau cas de plagiat d'idées: c'est lord Byron

qui avait d'abord commencé d'écrire un roman dont le héros, Darvell, est un vampire. Il ne terminera pas l'histoire mais en révélera l'intrigue à Polidori, son secrétaire et médecin personnel. Mais ce dernier déteste son employeur, se sépare de lui et rédige une nouvelle inspirée du récit inachevé de Byron; Darvell s'appelle maintenant lord Ruthven, il est un séducteur cynique et débauché, et rappelle étrangement la personne de Byron. «Le conte de Polidori est d'une importance capitale dans l'histoire du vampire en littérature parce qu'il a créé la convention du vampire aristocrate, à la fois dominateur et séducteur, dont le Dracula de Stoker est un illustre avatar», écrit Jean Marigny dans *Le Réveil des vampires*, un intéressant petit ouvrage paru cette année chez Gallimard.

Créature d'ombre

La rationnelle Europe des Lumières se gaussait du vampire; l'Angleterre du XIXe siècle, qui étouffe sous la puritaine Victoria, trouve un exutoire dans la littérature érotique, fantastique et d'horreur — le plus souvent diffusée sous le manteau —, et s'éprend de cette créature d'ombre et de perversité à la sensualité trouble.

En littérature, le vampire n'aura jamais autant triomphé que vers 1850. Paru en 1897, *Dracula* aurait pu n'être qu'un ennemi roman exploitant des ficelles convenues. Mais Bram Stoker, homme original qui fraye avec Sir Richard Burton, l'une des figures les plus remarquables de son temps, fait beaucoup plus, et mieux, que ses prédécesseurs. Avec son atmosphère gothique incorpo-

rée à la modernité du Londres de la fin du XIXe, avec ses détails plus vrais que nature sur la vie en Transylvanie, *Dracula* apparaît d'emblée, lors de sa publication, comme un livre singulier. Peu importe que son manichéisme fasse aujourd'hui sourire; Stoker a écrit rien de moins que le mythe moderne du vampire.

En aura-t-on jamais fini avec lui? «Dans le mythe du vampire, chaque époque va trouver un reflet de ses obsessions», prévient Claude Aziza dans la dernière réédition de *Dracula* (Presses Pocket). C'est que les caractéristiques du vampire en font un mythe particulièrement riche de sens superposés. Ainsi, en sa qualité de «non-mort» ou «mort-vivant», il incarne la faille dans les rites mortuaires qu'ont mis en place les sociétés pour se débarrasser de leurs cadavres.

A preuve «ce mal-mort, de surcroît mal enterré ou n'ayant pas bénéficié des rites nécessaires à son repos, (...) finit d'ailleurs par mourir de mort rituelle, réduit en cendres en quelques secondes au moindre signe de croix, au moindre langage incantatoire», écrit l'anthropologue Jean-Thierry Maertens dans *Le Jeu du mort*, un passionnant essai d'anthropologie des inscriptions du cadavre. «Don Juan de la nuit ou Faust inversé», comme le qualifie encore si justement Maertens, *Dracula* «transgresse les tabous sexuels et rappelle qu'il n'y a pas de frontière entre désir d'amour et désir de mort». Vivant du sang des autres, transformant en morts-vivants ceux auxquels il s'abreuve, il est associé à la contagion, à la prolifération.

Vampire sur pellicule

Narcissique et solitaire, *Dracula* incarne aussi l'Autre absolu. Hollywood le devine bien qui, entre 1931 (année du *Dracula* de Tod Browning, avec Bela Lugosi dans le rôle-titre) et 1958, produit quantité de films de vampires. «Le lieu et l'époque ne procèdent pas du hasard: l'Amérique traverse alors l'une des périodes les plus noires de son histoire. Pour le grand public américain, *Dracula*, plus encore que les autres monstres du cinéma, cristallise sur sa personne toute la haine et toute l'angoisse que provoque la crise économique. Il est la représentation emblématique de l'étranger détesté que l'on rend responsable de tous les maux de la société», explique Jean Marigny.

Sur-exploité au cinéma, le vampire a pratiquement disparu de la littérature après le roman de Stoker. Mais notre époque est la sienne: avec le sida, qui remet au premier plan la simultanéité d'Eros et Thanatos, fait du sang l'élément central de la tragédie, réintroduit l'angoisse de la contagion (rappelant en cela le temps des grandes pestes européennes), le vampire est davantage qu'une métaphore. Voyez seulement ces faits divers qui présentent des séropositifs mordant les autres avec l'espoir de les contaminer...

Le vampire a de beaux jours devant lui. On vient de le voir renaître sous la plume de l'écrivain québécois Louis Hamelin (*Ces spectres agités*, XYZ, 1991). Il est l'objet de la super-production de Coppola. Et au moment où l'on commence à parler d'une «culture-sida», il faut s'attendre à ce que la figure du vampire, incarnation de nos démons qui s'animent dans la nuit et la mort, alimente un nombre croissant d'oeuvres.

Le vampire a encore de belles nuits devant lui.

SCIENCE-FICTION

Sous les griffes des monstres psychiques

L'ÉCHIQUIER DU MAL
Dan Simmons, *Denoël (Présences)*, 1992,
vol. 1, 519 p., vol. 2, 489 p.

NORBERT SPEHNER

Mille neuf cent quatre-vingt-dix aura été une année faste pour l'Américain Dan Simmons, la nouvelle étoile de la SF et du fantastique, puisque cette année-là, il a remporté trois des plus prestigieux trophées annuels: les prix Hugo et Locus 1990, pour *Hypérion*, une saga de science-fiction que les critiques ont comparé à *Dune* de Frank Herbert, et le prix Bram Stoker, pour *Carrion Comfort*, un thriller fantastique dont la traduction française est enfin disponible sous le titre *L'Échiquier du mal* (nettement moins macabre que le titre original qui se traduirait par «Confort putride»...)

Avec ces mille pages bien tassées, Dan Simmons s'est lancé un double défi, soit la création d'un «nouveau monstre archétypal... Quelque chose dans le goût du *Dracula* originel ou de *Frankenstein*». Un archétype pour le siècle des charniers et des camps de la mort. Rien de moins... Il a voulu aussi bousculer les limites des genres: «Je voulais abattre les prétendues frontières entre les genres», affirme-t-il.

Une chose est certaine, ce livre est remarquable et, dès les premières pages, il nous entraîne dans une saga époustouflante et meurtrière qui nous tient en haleine. Roman fantastique? Assurément... mais aussi thriller à la Ludlum, récit d'horreur, roman de guerre et d'espionnage teinté de science-fiction, histoire à suspense et j'en passe. Pas étonnant, alors, que les éditeurs américains aient hésité pendant près de trois ans avant de publier cette masse difficilement étiquettable, ce livre inclassable, hors norme, dont le titre original, plutôt inquiétant, est emprunté à un poème de Gerard Manley Hopkins.

L'histoire? Imaginez des gens comme vous et moi, en apparence, mais qui en réalité sont

des «vampires psychiques» dotés de pouvoirs paranormaux, capables de prendre le contrôle des esprits de leurs semblables et donc de les manipuler à leur guise, en les soumettant à tous leurs désirs même les plus tordus... Imaginez maintenant que ces monstres psychiques, avides de pouvoir, se mettent en tête de prendre en main les destinées de la planète, tout en se déchirant entre eux, par jeu ou par pure perversion. Du coup, nous comprenons de manière tragique le piètre état actuel du monde: guerres, assassinats, complots, famines, catastrophes en tous genres. Nos protagonistes tirent les ficelles de l'Histoire et nous sommes impuissants face à leur pouvoir absolu.

Impuissants? Ça reste à voir, puisqu'un personnage du nom de Saul Laski, un jeune juif de Varsovie, rescapé des camps de la mort (où on jouait aux échecs avec des pions vivants, abattus pour les nécessités de la partie...) va se donner comme mission de combattre et de détruire si possible ces marionnettistes de la mort sans lesquels la plupart des fléaux planétaires n'auraient jamais existé. David contre Goliath... C'est une partie d'échecs sanglante dont les joueurs sortent rarement vivants...

Plein de suspense, de surprises et de scènes-choc, sinon choquantes, ce roman se lit paradoxalement comme réflexion sur la violence de ce siècle!

Toutes les formes de violence... A l'exception de son premier roman (excellent, quoi qu'on en dise...) *Le Chant de Kali*, qui n'a pas eu de succès notable, toutes les oeuvres subséquentes de Simmons (4 romans) ont connu de forts tirages et un écho critique considérable. *L'Échiquier du mal* confirme son talent de façon magistrale.



Ce Gremlin n'est pas un des vampires psychiques de Dan Simmons mais ne ressemble-t-il pas à ces «monstres du noir» des enfants? Les personnages de Simmons sont pires...

L'île du lézard vert, c'est Cuba à la fin des années quarante. C'est aussi un récit flamboyant et sensuel d'une éducation adolescente.

EDUARDO MANET

L'île du lézard vert



«Ce roman fantasque et grave est une réussite totale. Le Cuba corrompu et paresseux d'Eduardo Manet, luxurieux et inquiet, étourdi et narquois, est magistralement ramassé en un portrait grouillant comme la littérature, de plus en plus mesquine, en offre peu.»

Robert Lévesque, *Le Devoir*

QUINZAINE DU LIVRE-CASSETTE

du 15 avril au 1^{er} mai

Plus de 700 titres disponibles

En vente chez votre libraire participant.

Comptoir de diffusion du livre

Téléphone : 683-4102

LIVRES

CRITIQUE

ENTREVUE

LITTÉRATURE JEUNESSE

D'un extrême à l'autre

FRAGMENTS D'UN MENSONGE
Dominique Blondeau, Ed. de La pleine lune,
Montréal, 1993, 118 pages

PIERRE SALDUCCI

À travers *Fragments d'un mensonge*, Dominique Blondeau cherche à revenir sur des étapes ou des événements de sa vie qui l'ont marquée, c'est pourquoi ces *Fragments d'un mensonge* sont présentés comme des récits. Mais partant du principe qu'«on ne ment pas, on se crée des vérités», Dominique Blondeau n'ignore pas que sa réalité littéraire diffère de celle qu'elle a vécue. Si bien que ces récits se rapprochent davantage du témoignage que de la fiction, d'où l'idée des fragments et des mensonges.

Fragments, oui, d'autant plus que le livre est divisé en deux courts récits: *L'Émissaire* et *De sable et de sang*.

Paradoxalement, ces deux récits sont aussi différents que possible, opposés à la fois par leur ton, leur sujet comme par leur style. Par leur valeur aussi. Autant *L'Émissaire* est un texte maniéré, truffé de tics d'écriture, de procédés fatiguants et répétitifs, à l'ambiance étouffante, et dont le contenu lasse très vite sans susciter d'émotion; autant *De sable et de sang* est libre, fougueux, coule tout seul. Il est servi par une très grande beauté d'écriture, et son sujet nous emporte comme un vent chaud aux limites de la magie et de l'envoûtement. Comment deux textes aussi dissemblables ont-ils pu être écrits par la même auteure et se retrouver si maladroitement associés dans le même livre?

Dans *L'Émissaire*, une femme quitte Montréal pour retrouver en France son amie Aubry pour laquelle elle éprouve un sentiment très fort. Elle n'a que quelques jours à passer avec elle. Fascinée, elle évoquera sans cesse les yeux d'Aubry, les mains d'Aubry, la peau d'Aubry, les cheveux d'Aubry, etc. au cours de longues pages où il ne se passe absolument rien et qui ne sont rythmées que par les battements de cœur de la visiteuse variant selon



les émotions qu'elle éprouve. Finalement, comme Aubry s'obstinera à refuser le type de relation que propose son amie, les deux femmes n'auront d'autre solution que d'essayer de se rejoindre par le biais d'une fiction qu'elles vont s'inventer et qu'elles modifieront à leur guise. À partir de là Dominique Blondeau nous entraîne dans l'histoire de Nadège, ce qui ne fait qu'ajouter un second niveau d'ennui à un récit qui n'était déjà pas palpitant.

Il en va tout à fait autrement dans *De sable et de sang*. Ici, Dominique Blondeau nous plonge dans le Maroc de son enfance pour raconter l'histoire d'un jeune homme en quête d'absolu qui choisit le voyage pour trouver un sens à sa vie. Epris d'une femme plus âgée que lui et de basse condition, il restera tiraillé entre elle, sa famille et les étapes de ses voyages, sans jamais parvenir à transformer cette rencontre en véritable accomplissement. Dominique Blondeau parvient avec une belle sobriété à doter ce personnage très touchant d'une grande sensibilité. Ses évocations d'un Maroc cosmopolite nous ramènent sans cesse à l'univers sensuel et complexe de Paul Bowles, tandis que sa vision de l'Égypte ne manque pas de rappeler celle d'Andrée Chédid. Pour cette réussite indéniable, *Fragments d'un mensonge* mérite l'attention mais en prenant garde surtout de commencer directement page 65.

La voix de l'exil

Dominique Blondeau est fascinée par le temps et la mémoire

MARIE-CLAIRE GIRARD

Originaire du Maroc, Dominique Blondeau habite au Canada depuis 1969 où elle est arrivée en été heureusement. Beaucoup d'Arabes étaient venus visiter l'Expo 67 et, dans leurs discours, le Canada faisait figure de mythe, de paradis terrestre, de lieu d'exception où tout était possible. Montréal faisait rêver beaucoup de monde à cette époque, en tant qu'enclave francophone intégrée à l'Amérique, différence inclassable et tellement séduisante. Dominique Blondeau, après avoir songé au Liban et à l'Afrique du Sud, s'est donc retrouvée ici et a commencé, dès 1970, à publier des livres.

«C'est récent que j'arrive à parler

du Maroc dans ce que j'écris. Je l'ai fait dans le roman *Les feux de l'exil* paru en 1991, et en filigrane dans quelques nouvelles, mais un blocage persistait». Pourtant il y a quelque chose de résolument oriental dans l'écriture de Dominique Blondeau, le style bien sûr, et l'évocation de ces villes exotiques, de ces climats chauds, de ces orangeries: «Nous avons une culture tellement lourde, dit-elle, dans le monde arabe. Même si je suis chrétienne j'en ai été la victime. Plus on pénètre l'Orient, plus la culture se fait omniprésente, envahissant le quotidien, tout comme le Coran dicte les gestes de la vie de tous les jours. Toute mon écriture est habitée par ces réminiscences qui passent par les couleurs violentes et les passions excessives».

Elle est d'ailleurs fascinée par le temps et la mémoire, la mémoire qui minéralise et dont il est difficile d'extraire la part de vérité et de mensonge. On raconte quelque chose et l'événement s'amplifie ou perd de sa substance. Pour l'auteur de *Fragments d'un mensonge*, cela se rapproche de l'onirisme: «On a souvent dit que j'avais une écriture difficile mais ce n'est pas cela le problème: je possède une structure qui peut être déroutante, comme les rêves ou comme les maisons: il y en a de simples et d'autres plus compliquées, ça dépend de l'architecte».

Dominique Blondeau fait partie de cette catégorie d'écrivains venus d'ailleurs qui parlent d'ici, avec un phrasé inimitable et ce thème de l'exil rejoignant inévitablement l'exil intérieur. «Plus j'écris, ajoute-t-elle, et plus je sors de Montréal, non pas que je veuille en partir mais parce qu'il s'agit d'une libération pour moi. Je sais maintenant que je peux parler d'ailleurs, ce qui va de pair avec accepter la différence de l'autre».

Nous avons parlé du silence qui lui est nécessaire lorsqu'elle écrit, et du lien bien précis qui la prédispose à enligner des phrases sur le papier, sur n'importe quel bout de papier et avec n'importe quel crayon. Et nous avons parlé d'un grand chagrin, de la mort de sa chatte, après 14 ans de fidélité. «Pour un écrivain qui les aime, les chats sont les compagnons parfaits, ils reposent, ils sont toujours beaux. Elle s'appelait Leila, qui veut dire «nuit» en arabe, un prénom qui a beaucoup inspiré les poètes de cette culture».

Nous avons parlé aussi de poésie et des histoires que Leila a peut-être inspiré à Dominique Blondeau, des histoires qu'on raconte, un peu à la façon des *Mille et une nuits* pour empêcher l'autre de fuir ou de mourir.

FRAGMENTS D'UN MENSONGE



Dominique Blondeau fait partie de cette catégorie d'écrivains venus d'ailleurs qui parlent d'ici.

«Je possède une structure qui peut être déroutante, comme les maisons: il y en a de simples et d'autres plus compliquées, ça dépend de l'architecte».

Ni trop saignant, ni trop cuir

LA FILLE EN CUIR
Raymond Plante, Boréal inter,
219 pages

GISÈLE DESROCHES

Juste à point, le dernier Raymond Plante. Un policier ni trop saignant, ni trop cuir. Dès les premières lignes, le ton est donné. Le temps froid, «indécis surtout, presque sans espoir» de février, nous fait frissonner. On se reconnaît. Esther Martin, 16 ans, «nage en solitaire» dans la foule des cégépiens. L'auteur a soigné le style, a aiguisé son regard. C'est un policier à l'écriture esthétique.

A son retour à la maison, ce vendredi-là, Esther apprend que Karen, la blonde de son frère Olivier, s'est suicidée. Toute la soirée, toute la nuit, elle attendra son frère, inquiète de l'absence de «signes de vie». Au matin, incapable de rester à se morfondre plus longtemps, elle partira à la recherche d'indices. Car, «entre frère et sœur, il arrive parfois que l'on s'aime. Profondément». (p. 17) Et c'est elle qui remontera la piste, obstinément, furieusement, telle une lionne cherchant son lionceau. Elle flairera le danger sans penser à avoir peur, serrée de près par certain personnage louche, alerté par sa curiosité et sa détermination. Car tout ça trempe dans le meurtre déguisé, les se-

ringues et les sectes religieuses. Sur sa route, elle croise les policiers, intelligents malgré leur allure d'enrhumés, et qui la prennent au sérieux.

Les personnages sont vivants, si vrais qu'on les reconnaîtrait dans la rue, on les connaît d'ailleurs. Ce sont nos voisins, nos amis, nos collègues. Des personnages suffisamment bien typés pour prendre vie, mais jamais caricaturés: la chanteuse noire, le collègue journaliste, l'ami homosexuel, le saxophoniste à la voix rugueuse... Juste assez de mystère et d'inconnu pour passionner sans retenir lecteurs et lectrices. Juste assez de réflexions sur le monde pour élargir notre vision. Juste assez d'amour et de pertinence pour se sentir concerné par les observations de l'auteur. Le récit nous tient loin de la violence saignante à la mode, mais le danger pressenti n'a rien de rose bonbon. Juste à point, je vous dis.

Et si vous connaissez Raymond Plante pour «sa série des raisins» (*Le dernier des raisins*, *Des hot dogs sous le soleil*, *Y a-t-il un raisin dans cet avion?*, *Le raisin devient banane*), ne vous attendez à rien de semblable. Le ton et l'écriture sont renouvelés, aussi différents de ses autres livres qu'un raisin d'un bon steak.



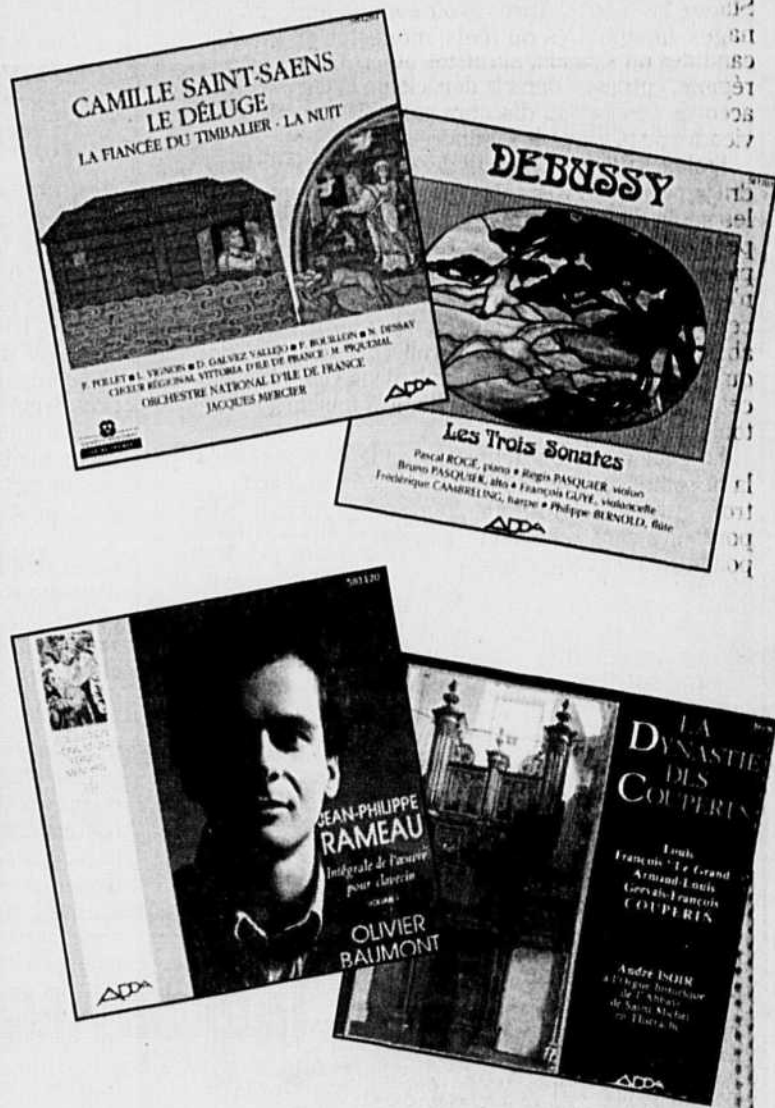
ILLUSTRATION ALAIN LONGPRE

Les Distributions Analekta vous offrent la collection de disques

ADDA

16,95 \$ ch.

21 TITRES DISPONIBLES



Campra, Charpentier, Couperin, Debussy, Gilles, Pergolesi, Purcell, Rameau, Messiaen, Saint-Saëns, Scarlatti, Vivaldi

Offre valable du 10 au 16 avril 1993

Champigny

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL, QC
OUVERT 7 JOURS - DE 9H À 22H

MT-ROYAL
844-2587

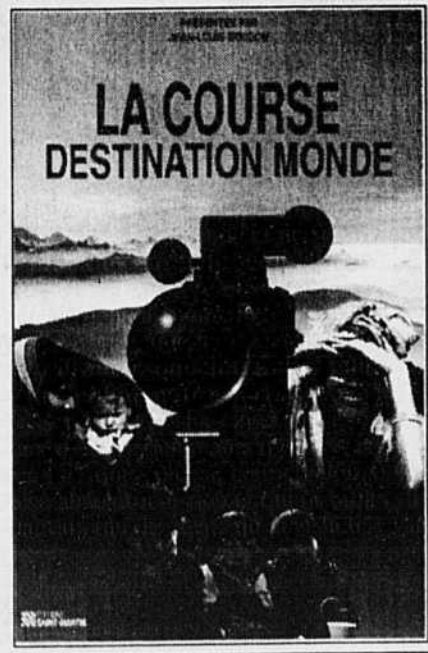
SÉANCE DE SIGNATURES

LA COURSE DESTINATION MONDE

Dans ce livre les jeunes de *La Course* nous livrent leurs impressions, leurs joies et leurs peurs. À la suite de leur périple, voici un dernier regard sur les visages qu'ils ont croisés et un premier diagnostic de leur rêve devenu réalité.

Venez les rencontrer au Salon du livre de Québec le jeudi 15 avril de 15 h à 17 h stand 188.

218 pages, 19,95 \$ Dans toutes les bonnes librairies



ÉDITIONS SAINT-MARTIN 4316, boul. Saint-Laurent, Montréal, Québec H2W 1Z3 Tél.: (514) 845-1695 Téléc.: (514) 845-1930

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 17 avril de 14 h à 16 h

Jean-Marc SIDOINE OU LA DERNIÈRE FÊTE Leméac

samedi 24 avril de 14 h à 16 h

Stanley Réan SOMBRES ALLÉES Voix du Sud / CIDIHCA

de 9h à 22h 362 jours par année

1120, ave. Laurier-ouest outremont, montréal tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

ROBERT REICH

L'ÉCONOMIE MONDIALISÉE

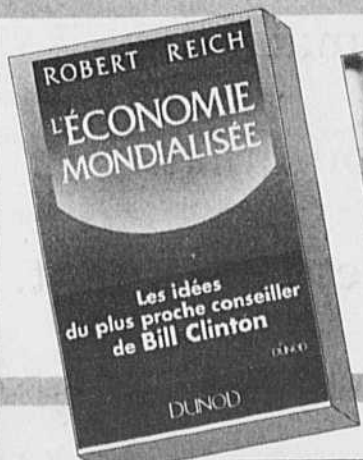
Pour valoriser et assurer la prospérité économique future, il faut fournir un effort spécifique en faveur de l'éducation et de la formation.

Ce livre permet de mieux comprendre ce qui se passe en Amérique du Nord, ainsi que la situation économique actuelle dans la Communauté européenne.

Robert Reich est désormais au pouvoir et il va être en mesure de mettre en oeuvre les idées qu'il a énoncées dans ce livre.

Et tous les pays, vont maintenant devoir en tenir compte.

En vente chez votre libraire — Diffusion: Diffullvre Inc.



DUNOD ÉDITEUR

LIVRES

POÉSIE

La rassurante étrangeté

Un recueil où l'art a son importance

LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT



Alexandre Vialatte

Éloge de la chronique

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'HOMME
Alexandre Vialatte, Paris, Julliard, 1978.

Si il est un genre fragile, c'est bien celui de la chronique. À l'heure d'aujourd'hui, le texte d'humeur est répandu. On peut se bâtir une solide réputation en écrivant n'importe quoi n'importe comment. Il suffit de paraître original, de ne pas détester la vulgarité et de tirer sur tout ce qui bouge.

Mort en 1971, Alexandre Vialatte a consacré les vingt dernières années de sa vie à écrire des chroniques. La plupart d'entre elles parurent dans un petit journal de province, La Montagne, de Clermond-Ferrand. Lui qui avait été traducteur d'allemand, ayant eu le rare mérite de faire connaître Kafka en France, romancier remarquable, a donné au genre ses lettres de noblesse.

Il n'est pas facile de déterminer exactement ce qui fait le charme de son écriture. De prime abord, j'avancerais que c'est l'originalité de la vision. Vialatte n'avait pas à grossir le trait. Son interprétation du monde était insolite. Toujours là où on ne l'attend pas, d'une drôlerie profonde, d'une finesse sans faille.

L'humour de l'auteur des *Fruits du Congo* est délicat. Presque toujours d'origine littéraire. Vialatte vivait entouré de livres. Le prétexte habituel de sa chronique, une nouvelle parution, est tellement camouflé qu'on l'oublie parfois. En quelques lignes, le chroniqueur nous dit l'essentiel sur Queneau, Buzzati ou Henri Pourrat, puis il nous fait entrer dans son monde. Parfois, l'actualité seule lui sert d'introduction. «Nous vivons dans une étrange période, où tout le monde meurt. Jusqu'aux plus grands. Le Général de Gaulle lui-même».

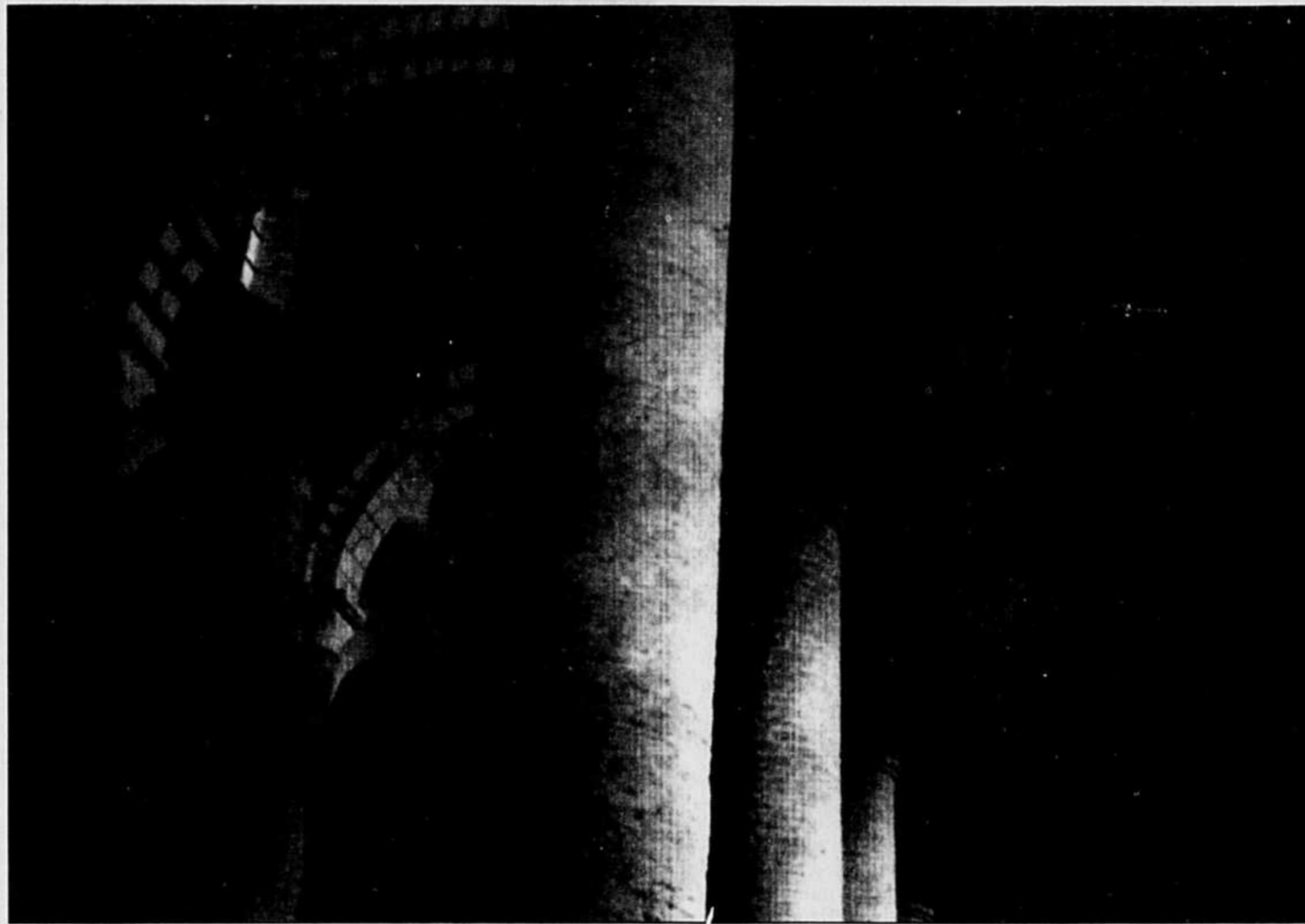
Si Vialatte nous amuse tant, c'est qu'il est imprévisible. Il fait partie de ces écrivains qui ne se sont pas remis d'avoir quitté l'adolescence. «Vingt fois j'ai voulu dire adieu à ma jeunesse. Vingt fois j'ai craint de me montrer ridicule. C'était trop tôt. La fois suivante, elle était partie». Il nous amuse, nous inquiète tout à la fois.

La chronique n'est pas pour lui une occupation passagère. Il consacrait à la rédaction de ses billets la même attention qu'il donnait à ses romans et à ses traductions. Il croyait fermement qu'une chronique réussie est tout aussi importante qu'un roman de deux cents pages.

Vialatte avait connu l'internement psychiatrique pendant la guerre. Il avait tenté de se suicider. Cette aventure, il l'a racontée dans *Le Fidèle Berger*. Beaucoup de ses chroniques traduisent une plongée dans le désespoir. Il jouait à l'équilibriste pour ne pas sombrer.

Il a fallu attendre sept ans après la mort de leur auteur pour que soit publié ce recueil de chroniques dont je parle aujourd'hui. Il n'est pas sûr que Vialatte eût trouvé l'entreprise souhaitable. D'une extrême exigence, il travaillait ses textes avec minutie, les corrigeant jusqu'à la dernière minute. L'idée d'une publication en livre l'aurait troublé.

Peut-être est-ce à cause de ces scrupules qu'il écrivait si merveilleusement. Une chose est certaine en tout cas, florilège à des allures de livre composé. Aucun des textes ne paraît inutile. Je reviens à ce livre quand j'ai le goût d'être ébloui.



Aucune reproduction dans ce livre, sauf celle-ci en page couverture, alors que de très nombreux recueils de poésie en incluent sans toutefois les intégrer au texte, comme l'a fait Paul Chanel Malenfant.

LE VERBE ÊTRE
Paul Chanel Malenfant,
l'Hexagone, coll. «Poésie», 1993,
120 pages

FRANÇOIS DUMONT

Parcourant un essai récent de Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité* (Bellarmine, 1992), l'amateur de poésie en moi se réjouissait: il serait encore possible de réfléchir sur l'état du monde en se référant à la poésie. Malgré sa discrétion actuelle, la poésie ne serait pas pour autant devenue complètement anachronique; elle aurait partie liée avec les enjeux les plus actuels. Je précise tout de suite que Taylor ne se réfère qu'occasionnellement à la poésie et que ses références n'incluent pas la poésie québécoise. N'empêche: le genre aide encore à penser; il n'est donc pas mort.

C'est en songeant à cela que j'ai lu le plus récent recueil de Paul Chanel Malenfant. Je n'y ai pas cherché une interprétation — ce qui est affaire de philosophie et non de poésie — mais plutôt la «matière première» que me promettait du reste la quatrième page de couverture.

L'organisation de cette matière m'a d'abord frappé: l'agencement subtil des trois parties du recueil, et surtout la virtuosité de l'auteur dans l'écriture du poème en prose (seule forme qui est ici utilisée). Malgré quelques effets de surface un peu appuyés, l'écriture relie habilement les trois principaux objets d'une lente et attentive méditation:

l'art, l'enfance et Dieu.

Rarement ai-je lu un recueil de poésie où l'art, particulièrement pictural, prend autant d'importance. Cela est plutôt paradoxal, car aucune reproduction n'accompagne ce texte, alors que de très nombreux recueils de poésie incluent, sans les intégrer, toutes sortes de reproductions qui trop souvent n'ont qu'un statut ornemental. Mais ici le plus important, me semble-t-il, est moins le rapport avec certaines oeuvres particulières que l'appel à d'autres formes artistiques desquelles le poète attend des leçons sur l'art de regarder.

Le regard de l'enfant est, lui aussi, mis à contribution. Dans ce «Com-mencement de la mémoire» s'entremêlent divers souvenirs familiaux, assez nettement autobiographiques, qui conduisent à une sorte d'aplatissement du passé. En effet, dans un même instant, «Christophe Colomb découvre l'Amérique et ton père fume sur la véranda». Le «verbe être» est constamment conjugué au présent et la mémoire devient ainsi, à la longue, d'une légèreté un peu terne.

Il en est de même pour le recours à Dieu. J'avoue que sa présence, dans ce recueil, m'a un peu agacé; non pas à cause d'un athéisme forcené, mais parce que cette figure est constamment présentée comme «Une idée simple», comme une figure enfantine de la sécurité. Au risque d'exagérer, je dirais que le mystère sans conséquence du Dieu enfantin s'accorde avec l'étrangeté confortable de la poésie adulte. C'est du moins le lien que je

vois entre cette parole de l'enfant: «Je crois à l'existence de Dieu, à la vérité sortie de sa bouche. Les mystères de la vie sont rangés comme des draps dans les armoires» et cette parole de l'adulte: «Petits traits précis de l'écriture, l'émotion du moment est rangée dans l'ordre du souvenir. Par bonheur dans l'espace des taches de couleur ne se posent nulle part». Ce bonheur dans les limbes de l'étrangeté m'a rappelé le dernier François Charron, bien qu'ici le parti pris prenne moins d'importance que l'écriture elle-même.

Cela me ramène à l'essai de Taylor. Celui-ci soutient que pour recouvrir notre propre «sentiment de l'existence» nous devons le relier à «un tout plus vaste». C'est d'une certaine manière ce que propose le recueil de Malenfant. Toutefois, Taylor ajoute: «C'est vraisemblablement ce à quoi une grande partie de la poésie moderne a essayé de donner forme; mais nous avons peut-être aujourd'hui besoin de plus que cela». La phrase est ambiguë: avons-nous besoin de plus que la poésie ou de plus de la part de la poésie? A la première question, le recueil de Malenfant semble répondre que la poésie doit intégrer à son langage d'autres langages, ce qui est d'ailleurs sa dimension la plus réussie. La deuxième question concerne, me semble-t-il, outre le recueil de Malenfant, une large part de la poésie québécoise actuelle qui, pour avoir tellement bien assimilé l'étrangeté, élude parfois davantage qu'elle n'interroge.

VITRINE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

ZAZA AU BAIN
Antoon Krings
Éditions L'école des loisirs, 1992

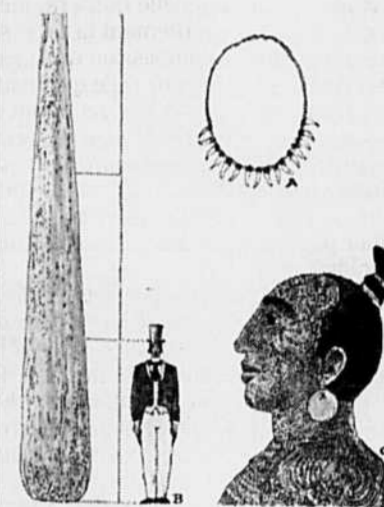
Il existait déjà des souris et des alligators, des autruches et des perroquets, des ours bruns et des lapins, des girafes et des chats de gouttière. Tant de petits héros à plumes et à poils qu'on aurait juré qu'il n'y avait plus de place. Puis, Zaza est arrivée. Une petite guénon. Peste comme c'est pas possible. Délicieusement butée et bornée. Terriblement attachante. L'illustrateur Antoon Krings a créé une irrésistible fillette-singe qui, comme tous les enfants, déteste prendre son bain mais adore se faire raconter des histoires étonnantes. (A partir de 2 ans)

LES CHEVAUX SAUVAGES
texte de Natalie Kinsey-Warnock
illustré par Ted Rand,
éditions Flammarion,
collection Père Castor, 1992

En refermant les pages de cet album, il nous reste, bien sûr, l'histoire de ces quelques mois dans la vie d'une enfant, fille de pêcheur, en 1895, sur une île presque déserte au large du Nantucket. Une île peuplée de chevaux sauvages galopant furieusement crinière au vent. Une île où l'hiver est si cruel que les hennissements des bêtes affamées déchirent la nuit glacée. Mais en refermant les pages de cet album, il nous reste surtout les émotions en images de Ted Rand. Des illustrations généreuses où les jeux de lumière disent magnifiquement la détresse, l'espoir et l'euphorie. Un livre important. (A partir de 4 ans)

LES DERNIERS GÉANTS
François Place
éditions Casterman, 1992,
78 pages

Les images de François Place rappellent un peu celles de Philippe Dumas. Traits fins à l'encre noire, nourris d'aquarelle, dans des compositions très meublées où fourmillent les menus détails. Peu d'illustrateurs savent aussi écrire. François Place nous plonge dans un récit fantastique où la poésie se mêle à l'étrange pour créer l'envoûtement. L'histoire rend si bien justice aux 36 superbes images — et vice-versa — que l'album a déjà remporté le Grand Prix du Livre de Jeunesse 1992, le Totem Album 1992 et les Cercles d'Or du Livre de Jeunesse 1992. (A partir de 10 ans)

Les images de François Place, dans *Les derniers géants*, rappellent un peu celles de Philippe Dumas.LE SANG DES ÉTOILES
Anne-Marie Pol,
éditions Flammarion,
collection Castor Poche, 1993,
282 pages

Les histoires de danseuses étoile ressemblent toujours à un conte de Cendrillon où les chaussons à pointe remplacent la fée marraine à baguette. Quête initiatique, métamorphose et prince charmant. Sauf qu'ici, Cendrillon découvre que son prince charmant ne suffit pas. Elle l'aime bien mais n'a pas envie de se noyer en lui. Léonor, 16 ans, découvre qu'un feu intérieur l'anime et qu'elle doit, avant tout, aller au bout d'elle-même c'est déjà pas mal. En plus, ce roman est joliment écrit et bien construit. Juste un peu fleur bleue... (A partir de 12 ans)

Des centaines d'auteurs présents dont

Alexandre Jardin (Le petit sauvage),
Monique Proulx (Homme invisible à la fenêtre),
Serge Filippini (Comedia),
Colette Beauchamp (Judith Jasmin),
Bernard Werber (Le jour des fourmis),
Plume Latraverse (Pas d'admission sans histoire),
Jean-François Vilar (Nous cheminons entourés de fantômes aux fronts troués),
Louis Hamelin (Cowboy),
Benoît Sokal (Canardo: l'île noyée),
Robert Lalonde (Sept lacs plus au Nord),
Jacques Grand'Maison (Une génération bouc émissaire: enquête sur les baby-boomers),
Maester, Yves Beauchemin, Anne-Marie Garat, Louis-Martin Tard, Gaston Compère, David Homel, Robert Sabatier, Marie Laberge, Claude Michelet, Georges Jean, Henriette Major, Chrystine Brouillet...

Jeudi, 15 avril — 11 à 22h
Vendredi, 16 avril — 9 à 22h
Samedi, 17 avril — 11 à 22h
Dimanche, 18 avril — 11 à 22h
Lundi, 19 avril — 11 à 18h

PLEIN LA VUE
du jeudi 15 au
lundi 19 avril
au Centre des
Congrès de Québec
19 93
SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

La Société canadienne de la Croix-Rouge
Division du Québec

DONNEZ!

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure
à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription : 30 avril 1993

Pour recevoir le dépliant d'information, appeler au (514) 343-7393 ou remplir la formule suivante et la retourner à :

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A, Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom
Adresse
Ville Code postal

FAMINE EN AFRIQUE

En Afrique, la sécheresse gagne du terrain. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants n'ont plus de quoi se nourrir.

Faites parvenir votre contribution à :

1967-1992
DÉVELOPPEMENT ET PAIX

5633, Sherbrooke est
Montréal (Qc)
H1N 1A3
Tél.: (514) 257-8711

(Mentionner qu'il s'agit d'une contribution versée aux victimes de la famine en Afrique. Un reçu d'impôt vous sera envoyé sur demande.)

LIBRAIRIE
LE BOUQUIN

Nous vendons les publications du gouvernement du Québec:
-lois, règlements
-livres administratifs, techniques
-livres d'art, etc.
Commandes téléphoniques acceptées.

395, Boul. Cartier, Laval (Québec) H7N 2K8
Tél.: (514) 688-6036 Fax: (514) 688-8844

CONCESSIONNAIRE DES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

LIVRES

TRUFO MISTO

L'œil et le revolver

Tonino Benacquista est un gourmand des mots

LE FEUILLETON



LISETTE MORIN

L'amant qui n'a pas la conscience tranquille

L'INCERTAINE
Pascal Lainé
Paris 1993, Fayard
212 pages.

L'auteur de *La Dentellière* (Prix Goncourt 1974) est un romancier prolifique. Tous les ans, ou presque, un roman de Pascal Lainé nous arrive, et pas toujours du même éditeur. En fait, ayant quitté Gallimard en 1982, il a publié depuis chez Denoël (*Jeanne du bon plaisir*, 1984), au Mercure de France (*Plutôt deux fois qu'une* — il s'agissait d'un polar commandé — 1985), chez Ramsay pour les crûs de 1985, 1986, 1987, et chez Denoël-Ramsay (*Les Petites Égarées*, 1988).

Arrêtons-nous à ce dernier titre. D'une fidélité exemplaire dans sa production, Lainé fut infidèle à ses fidèles lecteurs, ayant promis une suite — qui n'est jamais, ou tout au moins pas encore venue — à ce très excitant épisode imaginé dans l'ombre de la Tour Eiffel. Il a préféré nous offrir *Elena* (Pré-aux-Clercs, 1989), *Diner d'adieu* (1991) et *Dialogues du désir* (1992) chez Laffont, et le voici chez Fayard avec *l'Incertaine*.

l'Incertaine, cette confession d'un quinquagénaire qui fut l'amant d'une très jeune comédienne, et qui décidément ne peut s'en remettre, échappera-t-elle à l'élagage obligatoire des rayons, tous les trois ou quatre ans? Peut-être... et sans doute pour la toute première qualité de Lainé: le style sobre, rigoureusement tenu en laisse, d'un écrivain qui ne fut pas toujours si économe de ses moyens, mais qui retrouve ici le goût des intrigues serrées et sa compréhension de l'éternel féminin. Quel mot démodé selon certaines lectrices! Il faudrait sans doute, pour les convaincre du contraire, reprendre ce que Pascal Lainé confiait à une journaliste, en 1974, après l'attribution du Goncourt. «Au fur et à mesure que j'écrivais ce livre sur les femmes, je me suis pris au jeu, disait-il. Ma prise de conscience a été, en fait, une prise de mauvaise conscience. Je ne suis pas féministe. Pourtant, mis à part le mode de revendication outrancier, le féminisme me paraît justifié».



Pascal Lainé retrouve sa compréhension de l'éternel féminin.

Près de vingt ans et plus de douze romans plus tard, Pascal Lainé est-il encore persuadé de la «justification» du féminisme? En tout cas, l'amant écrivain, et terriblement bourgeois, de *l'Incertaine*, n'a pas réellement viré sa cuti à propos de l'émancipation féminine. Il adore sa très belle et très jeune comédienne, il n'est pas jaloux, ou si peu, de ses anciens amants, il voudrait qu'elle lui soit fidèle sans pour autant que sa grande passion pour le théâtre, sa première passion, en souffre le moins du monde.

Aimer moins la scène, l'intense plaisir de jouer, que son amant-romancier? C'est la quadrature du cercle pour cette provinciale, débarquée un jour, de son Alsace natale, dans la jungle parisienne des «théâtres». Observant sa compagne, le narrateur note qu'il y a encore des personnes qui brisent les objets par maladresse ou par nervosité. Elle leur ressemblait, à ceci près que c'était elle, plutôt, qui se brisait aux choses. La souffrance était son état le plus courant».

Toutes les aventures de l'amante, avant celles qu'elle connaît avec celui qu'elle quittera, inévitablement, sont narrées avec non seulement la précision du romancier mais avec toute la compassion que l'amant d'hier, et toujours épris, éprouve pour celle qu'il adule comme une enfant. Il partage ses doutes, sa peine quand elle est en «manque» — qu'elle est éloignée de la scène — et même ses petites manies domestiques: son culte pour les plantes, pour les chats: «Elle aurait voulu que nous adoptions un chat. Ce n'était pas pour elle, m'expliquait-elle, c'était pour moi car les écrivains et les chats sont faits pour vivre ensemble»...

Puérile, doutant constamment d'elle, vivant plus intensément dans l'imaginaire des créations théâtrales que dans le réel de sa vie avec celui qui l'aime sans doute trop... prosaïquement, cette héroïne dernière de Pascal Lainé est malgré tout fort attachante. Et l'auteur retrouve pour elle ce qui faisait, à mon sens, cruellement défaut à quelques-uns de ses précédents romans: la langue belle, extrêmement tenue, et même ce que Lainé est l'un des seuls contemporains, en France, à pratiquer avec autant de virtuosité (avec Françoise Sagan...): les temps du passé et de l'imparfait du subjonctif.

Quelques lecteurs en seront peut-être agacés devant ce qu'ils considèrent sans doute comme de la préciosité. Exemple moins réussi de ce subjonctif: «On me le livrait de bonne grâce, de peur que je ne me misse à piller et à violer...» Beaucoup plus convaincant cet autre exemple (à la page 109): «Je ne voulais pas que mon ombre se portât sur toi et risquât de t'effacer, car tu n'étais au juste qu'une image sous le faisceau d'un projecteur».

Belle image, somme toute, que cette idylle entre l'homme qui la contemple sans se lasser, et celle qui le fuira, qui n'a peut-être que fait cela pendant toute sa jeune existence: fuir. Triste constatation de l'écrivain-amant: «Chacun apprend ainsi, un jour ou l'autre, que si Dieu nous a quittés, c'est tout bonnement qu'il n'avait pas la conscience tranquille». L'amant de *l'Incertaine* ne l'avait pas davantage et, bizarrement, c'est ce qui fait le charme de ce petit roman.

LA MACHINE À BROYER LES PETITES FILLES
Tonino Benacquista.
Ed. L'instant même. 138 pages.

ELSENEUR
Jerome Charyn. Ed. Denoël.
279 pages.

Quand il était petit, Tonino Benacquista fréquentait quotidiennement l'écran de la TV familiale. Il se gavait de séries policières parce que contrairement aux fictions engoncées dans la morale bourgeoise, elles racontaient les histoires de la rue ouvrière.

Lorsqu'il devint adolescent, il alla au Lycée Romain Rolland. Cette plantation scolaire est située à Ivry, petite ville que l'on trouve au sud de Paris. Là, au Lycée s'entend, il rencontra Jean-Bernard Pouy. Celui-ci faisait alors office de surveillant. Plus tard, en fait récemment, il signa le très oulipien *La Belle de Fontenay* à la Série noire. Pour votre gouverne, la Belle en question n'est pas une dame, mais tout bêtement un type particulier de patate. Excellente, dit-on, pour la purée Soubise.

Les deux aimaient le polar. Tonino à la TV; Jean-Bernard sur imprimé. Et comme le second était plus âgé que le premier, il profitait des heures supplémentaires pour le convertir aux histoires écrites. Celles, surtout, de Raymond Chandler et Dashiell Hammet.

«Il était sept heures du matin quand j'ai rencontré ce revolver. Une rencontre, c'est le mot. J'ai eu l'impression de faire la connaissance de quelqu'un.»

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de son adolescence, Tonino Benacquista quittait la TV pour canaliser ainsi le temps libéré à la lecture des fictions païennes que lui refilaient Pouy. A 20 ans, la chose était entendue. Il ne serait pas médecin ou charpentier; il serait auteur de romans policiers.

Samedi dernier, le téléphone aidant, il a assuré que cette certitude quant à son avenir a eu pour effet que «j'étais serein parce que je savais ce que je voulais faire. Je n'ai donc jamais connu, par exemple, d'angoisse à cause du chômage. J'ai fait plein de petits boulots, mais en sachant toujours que je serai écrivain.»

De cette certitude vient probablement cette constance du Je dans ses romans anciens comme dans le recueil de nouvelles, toutes très brèves, qu'il vient de publier ici au Québec aux éditions L'instant même. Le titre? *La machine à broyer les petites filles*. Le Je est partout.

«Le Je me vient spontanément. Cela provient sans doute de ma lecture de Chandler. Les dialogues intérieurs qu'ils construisaient pour Marlowe m'avaient immédiatement séduit. Mais cela vient également de ma longue fréquentation de la TV. Écrire à la première personne implique que toutes les informations passent par l'œil du narrateur.»

Et que voit-il cet œil? Page 7: «Il était sept heures du matin quand j'ai rencontré ce revolver. Une ren-



Casser la gueule au pays des mots, c'est la marque de commerce de Tonino Benacquista.

contre, c'est le mot. J'ai eu l'impression de faire la connaissance de quelqu'un.» C'est l'œil au début de la nouvelle *Le jardin des mauvais garçons*. L'œil de la fin? «Je me suis arrêté d'écrire un instant pour vérifier une dernière fois le barillet. Puis, j'ai essuyé le bout du canon pour éviter au mieux le goût de la rouille dans la bouche.»

Composer au Je favorise la drève, celle des personnages évidemment, alors qu'écrire au mode impersonnel, «c'est les regarder de haut. C'est l'écrivain qui se prend pour Dieu.» Entre le Je de Chandler et les séquences TV, Benacquista s'est taillé un style, un rythme très vif. Parfois trop rapide. Parfois si rapide que le souvenir de ces histoires se met en bandoulière. Mais pas au point d'en perdre la mémoire.

Car notre homme est un inventif. Un gourmand des mots comme l'est son complice en chose noire Jean-Bernard Pouy et son copain en chose policière Patrick Mosconi, auteur de *Nuit apache*. Comme il est aussi un amateur de dialogues. Ce qui...

Ce qui donne ceci: «Tous ces trucs-là, c'est plutôt les États-Unis, tu sais là-bas, ça se marie à tour de bras, ça se trompe encore plus vite, et ça divorce pendant la lune de miel, et les pensions coûtent la peau du cul. Ici on a le consentement mutuel, la France, c'est le pays des mots, on

s'arrange, on fait pas de vagues.» Et mézigue de demander: «Et si je te disais, là, brutalement, que je couche avec ta femme?» Et l'autre de rétorquer: «Si c'était vrai je te casse-

Alors que faire du roman blanc, «c'est se regarder écrire.»

Jerome Charyn, ne se regarde pas écrire. Jerome Charyn est un grand, un très grand du noir. Il y a un an, il nous avait régalez avec *Un bon flic* qui faisait écho à son célèbre *Marilyn la Dingue*. Aujourd'hui, il fait un autre coup d'éclat. Son *Elseneur*, paru chez Denoël, répond à *Frog*, écrit il y a dix ans. C'est dire qu'on retrouve Sidney Holden, l'as flingueur qui voue une admiration au Duc de Windsor, celui d'avant la Deuxième guerre mondiale, à cause de la coupe de ses costumes Prince de Galles.

Vous voyez le topo? Non! Sidney Holden est à la semi-retraite. Il vit toujours à New York, parce qu'avec Charyn il ne peut pas en être autrement. Howard Phipps, le roi de la pègre new-yorkaise, fait appel à ses services de mécano du sang parce qu'une bande de zigotos lui siphonne des dollars.

On suit Sidney Holden. On découvre qu'une bande de schizos a un don particulier pour la mise en scène. La théâtrale. Donc la vraie... Bon. Elseneur, comme les autres romans de Charyn, ne se raconte pas. C'est trop fou. C'est dingue. C'est givré. Et, surtout, c'est génial. C'est la première fois que l'on dit cela.



rais immédiatement la gueule.» Ce petit extrait a été puisé à la page 53 de son recueil de nouvelles «tristes-sa-comique».

Casser la gueule au pays des mots, c'est la marque Benacquista. C'est l'empreinte de Benacquista qui fait du roman noir parce que faire du noir, c'est faire «de la dramaturgie.»

TRIPTYQUE

524-5900 / 525-5957

<p>Signer sa carte de don d'organes... c'est pour la vie.</p> <p>Michel Gosselin LE SCÉNARIO TÉLÉVISUEL Essai et fiction 181 p., 17,95 \$</p> <p>L'auteur de cet essai s'est penché sur cette écriture de contraintes, sous-jacente à l'image, nageant entre celle du théâtre et celle du cinéma, mais avant tout réaliste puisque l'écriture téléromanesque se veut un reflet de la société. Il termine son ouvrage en nous présentant un exemple de fiction télévisuelle. <i>La tendresse des pierres</i>.</p>	<p>François Landry LA TOUR DE PRIAPE conte érotique 88 p., 13,95 \$</p> <p><i>La tour de Priape</i> est un conte érotique qui atteint les limites de la fantasmagorie, sans jamais y céder. L'auteur maintient le lecteur pour ainsi dire sur la corde raide, l'entraînant malgré lui dans un monde où beauté et cruauté se chevauchent constamment.</p>	<p>André Ricard LES BAIGNEURS DE TADOUSSAC Poésie 53 p., 12,95 \$</p> <p>Les algues, les moules, si puissamment s'agrippent aux falaises, aux rochers pour résister à la houle, aux vagues déferlantes des tempêtes, pourquoi pas nous? N'est-ce pas l'ordre même des choses qu'à bien prendre les choses chacun s'efforce. Le monde, à la dérive des paramètres, n'a pas que l'on sache encore sombrer. Nous sommes cependant profondément affouillés.</p>
--	---	--

Disponible chez votre libraire !

La fiction postmoderne Tangence 39

Postmodernité : fiction ou réalité? Les articles de ce numéro posent la question de la mort des dogmatismes et du délitement des codes.

Tangence 39 : un document de référence pour qui s'intéresse à la postmodernité.

En vente dans de nombreux points de vente sélectionnés par Diffusion Parallèle (514) 434-2824.

Théologie et politique

Préface de Leonardo Boff

«Plutôt que d'entreprendre un exercice de réflexion méthodique, le père Aristide nous convie ici au récit de la passion d'une vie.»

Leonardo Boff

STANLEY PÉAN

Sombres allées

M. Stanley sera présent sur le stand du CEDILIV. Il rencontrera le public le jeudi 15 avril à 20h30 au Café littéraire.

LES ÉDITIONS DU CIDIHCA

SONT REPRÉSENTÉES PAR

CEDILIV
Centre de Diffusion du Livre de Montréal Inc.

1751 rue Richardson, bureau 7519, Montréal, Qc, H3G1K6
☎ (514) 939-2660, 939-4189 Fax (514) 939-2661

Salon du Livre de Québec STAND #157/156 (près du Café littéraire)

LIVRES

PARCOURS
D'UN ÉCRIVAIN

Carnet 31

MARIE-CLAIRE BLAIS

C'est une note de plomb que l'on entend en franchissant le seuil de la maison de Ruth et Gardner, une note chromatique qui pourrait jaillir d'un opéra de Wagner. Tanhauser, peut-être, c'est une suite de sons hérissés et somptueux, c'est la musique de Cardner lorsqu'il compose à son piano dans la salle de musique. Si c'est l'heure du cocktail, nous entrons et sortons de la maison dans un tintement de verres et de voix, quand le soleil se couche sur la mer, que les petits-enfants de Ruth et Gardner reviennent joyeux de la baignade, en secouant leurs cheveux mouillés sur la serviette qu'ils portent autour du cou, mais que ce soit le soir ou le matin, Gardner est toujours au piano dans les hauteurs de la maison d'où l'on voit une ligne bleue à l'horizon.

Il écoute parfois la musique de Yves, de Schönberg dont il estime la puissance, l'exaltation, mais son exploration de la musique est une recherche forcée de sons nouveaux, ce qui peut nous sembler à nous qui l'écouterions distraitemment en passant dans sa maison, un incompréhensible chaos de notes. Gardner était jadis pianiste de concert, le musicien vieillissant, le compositeur à la tête d'oiseau penché tout le jour sur l'abstraction des notes, redevient parfois ce pianiste classique, le dimanche lorsqu'il joue, avec Mary à la flûte traversière, debout près du piano, les sonates de Telemann, de Mozart. De mon atelier sous les pins, j'écoute cette mélancolique musique des dimanches: Gardner interrompt parfois un mouvement en disant à Mary: «Recommençons... c'est si léger, si doux à entendre cette sonate...» et il chante tout en recouvrant de ses doigts un enchanteur glissement de notes.

Lorsqu'il revient à ses compositions, l'allégresse mozartienne s'est évanouie, les doigts de Gardner se posent avec fureur sur un assemblage de touches rebutantes, les notes de plomb résonnent vers la baie, jusqu'au jardin où Ruth dit à ses petits-enfants, «Ne faites pas de bruit quand votre grand-père travaille...» Ruth dit aussi à sa fille dont elle prend la main, «Ton père compose, écrit un opéra, dit-il, et jamais il ne montre ses partitions à personne... Encore une fois, c'est une musique qui ne sera pas jouée dans un concert... c'est trop unique... Quand

donc ton père fera-t-il comme les autres? Tous les artistes doivent vendre leurs travaux... Nous ne pouvons pas vivre de l'air et de sons dans cette famille...»

Gardner ne mange pas beaucoup, on le voit rarement autour d'un repas avec les siens. Sa bienveillance attire pourtant à lui tous ses petits-enfants vers son piano, parfois il caresse du bout des doigts le duvet de ces cheveux de bébés. Il est vrai aussi, comme le dit Ruth, que Gardner ne tient pas à entendre ses compositions en concert. Il dit d'un air vague: «Un jour, on comprendra ma musique...» mais les années passent et personne ne voit encore ce qu'il écrit.

C'est en Bretagne que je commencerai, quelques années plus tard, une pièce de théâtre, dont Jean Faucher et Lucile Leduc feront la mise en scène dans laquelle Gardner devient le personnage Jean, un compositeur, un musicien lui aussi. En écrivant ce texte, l'Océan où il est surtout question de l'écriture, d'un père écrivain et de ses influences marquantes auprès de sa femme, de ses enfants, de son héritage spirituel, le doux visage de Cardner m'apparaît, ce sera Jean, le musicien candide et entêté, Gardner à la tête d'oiseau.

Dans la pièce, comme dans la vie, avec Gardner la musique joue le rôle de la douceur, de la limpidité qui contrastent tant avec la dureté de l'écriture, et de l'écrivain. Les mots de Ruth à ses petits-enfants, «Ne faites pas de bruit, votre père travaille...» sont prononcés par Judith, la femme du musicien, à ses enfants. Pendant qu'un compositeur travaille à cette musique de Jean pour le déroulement de la pièce, j'entends dans un café, pendant un voyage à San Francisco, les notes descendantes comme des glas, ces notes de Gardner. Longtemps après on joue enfin sa musique, Gardner a consenti à nous la livrer, ce chaos incompréhensible, c'était nous, notre temps.



À NOUS DEUXI
(HOMMES ET FEMMES: LA FIN DU COMBAT?)
Sylvie Chaput et Marc Chabot,
Le Jour et VLB, «Des hommes en
changement», 180 p.

Du dégonflement actuel des discours durs, le féminisme est peut-être celui qui souffre le plus. De Roch Côté (*le Manifeste du parfait salaud*) à Camille Paglia (*l'intellectuelle vedette aux formules-chocs*), on assiste à une réhabilitation du génie masculin. On connaît le succès du livre de Guy Corneau sur les pères manquants et les fils manqués. Pendant que le féminisme se tire dans les pieds, la condition masculine se donne une nouvelle contenance. Y a-t-il lieu de parler d'un rapprochement homme-femme pour autant? Seulement si l'on aspire à dépasser un certain féminisme et un certain «masculinisme», selon Sylvie Chaput et Marc Chabot.

Morceau bicéphale
en trois mouvements

Déjà auteur de *Lettres sur l'amour*, le duo Chaput-Chabot récidive huit ans plus tard avec *À nous deux!*, un ouvrage moins personnel, plus philosophique, plus construit, sur les relations épineuses des hommes et des femmes. Je dis «construit» parce que le livre possède une nette dimension analytique et qu'il se présente comme un dialogue en trois temps, les six textes du recueil se divisant en trois parties analogues, intitulées «De l'hétérosexualité», «De la masculinité» et «De nos avenir», dans lesquelles Chabot prend d'abord la parole, suivi de Chaput.

Les deux auteurs ne cherchent pas à produire un discours homogène, n'utilisent pas les mêmes mots, ne parlent pas de la même chose (en apparence). Chacun a son style et sa façon de dire. Chabot est le philosophe, le théoricien, Chaput l'analyste, la travailleuse de terrain. Chez le premier, il y a de la suite logique dans les idées, de la continuité, une pensée globalisante, centripète: une pensée de l'«hétérosexualité» qui veut prendre le contre-pied du discours habituel sur la condition masculine; chez la seconde, il y a l'éclatement, le débordement de l'analyse vers des objets spécifiques, comme l'essai mentionné de Guy Corneau, inattendu, comme la lettre de Marc Lépine, parfois banal, comme la méthode symptomatique de contraception douce. Derrière chaque cas court l'idée, cependant, que le discours féministe traditionnel est périmé.

On est très vite frappé par la cohésion du propos et la simplicité du vocabulaire. Le lecteur en prendra pour preuve cette «pensée hétérosexuelle» que Chabot installe au centre de ces trois textes, pour pointer du doigt le lieu où la parole doit perdre son origine sexuelle.

Pour dépasser ce qui dans le féminisme oblige les femmes à la jouissance et ce qui dans la condition masculine est refus de l'autre, Chabot ne craint donc pas de choisir un mot au sens bien défini, hétérosexualité. Ce faisant, il assume l'ambiguïté qui provient du fait de fonder sur un mot platement explicite une pensée, un mouvement, qui prétend aller au-delà de la sexualité? C'est que le philosophe moderne n'est pas bête. Il sait que les mots ne sont pas toute la vérité, qu'il y a l'exercice de la vie, et que philosopher est traditionnellement masculin. Alors, il ruse, il use de mots connus pour accompagner des concepts inconnus, il prétend au dépassement de l'opposition homme-femme tout en sachant que cette opposition n'existe que par méthode philosophique, c'est-à-dire par une pensée d'homme. Il a cette belle phrase pour décrire le fossé des sexes: «Nos après-jouissances sont encore silencieuses», mais je le soupçonne de vouloir continuer à jouer.

Au total, la réalité hétérosexuelle est formée par la combinaison de quatre histoires: deux collectives, l'histoire des hommes et l'histoire des femmes, et deux individuelles, l'histoire d'un homme et l'histoire d'une femme. Dans toute idylle digne de l'avenir de l'humanité convergent ces quatre histoires. Qui a dit que les amoureux étaient seuls au monde?

Loger sa solitude en l'autre

Un discours qui réunirait l'homme et la femme,
le père et la mère, est-il possible?

ROBERT
SALETTI

Du nouveau avec du vieux

Mais ce n'est pas tout de réunir, sur le plan amoureux, un homme et une femme que des siècles de philosophies et quelques décennies de féminisme ont séparés, il faut aussi penser à leur rôle de concepteur, de géniteur. Le nouveau père, on le sait, est un homme volubile, expressif, qui veut prendre sa place auprès des enfants. Dans un texte au titre clair («Vieilles et nouvelles idées reçues»), Chaput décortique le portrait de ce nouveau père dont la popularité doit beaucoup, au Québec, au «père manquant» de Corneau. Elle y montre que cette image est un assemblage de vieilles idées sur la nature féminine chaotique et sur le père-gouvernail.

Aux discours et aux réalités «hard», à l'obligation de jouissance et à la contraception qui déforme le corps des femmes, Chaput oppose la douceur, la tendresse et le contact humain, privé. Son analyse de la lettre de Marc Lépine débouche sur la conclusion qu'outre l'horreur intrinsèque au drame dont elle est formulation informe et dont les femmes



Pendant que le féminisme se tire dans les pieds, la condition masculine se donne une nouvelle contenance.

ont été les premières et sanglantes victimes, une horreur plus profonde se profile qui concerne l'homme et la femme: l'idée que leurs rapports sont devenus strictement politiques.

On comprendra que, si cette analyse est juste, il y a urgence de loger sa solitude en l'autre, selon le mot adapté de Rilke.

L'itinéraire de l'homme
et du militant

BOUBOU HAMA

Quand un vieil homme meurt,
c'est une bibliothèque
qui brûle.

Amadou Hampaté Bâ

Cette autobiographie
d'un des grands hommes
de notre siècle, qui se lit
comme un roman, lève
le voile sur un pan
méconnu de l'histoire
contemporaine.

À découvrir.

120 pages
15,75 \$

En vente chez votre libraire

NAÏM KATTAN
LA RÉCONCILIATION
COLLECTION CONSTANTES

Instrument délicat
d'équilibre et de
compréhension, la
réconciliation est à la base
de l'ordre social. Six essais
sur la nature de l'homme
et de la société qui incitent
à la réflexion.

122 pages
15,50 \$

En vente chez votre libraire

Les
Éditions
Balzac

collection
L'UNIVERS DES DISCOURS

Robert Dion
Le structuralisme
littéraire en France
294 p. • 25 \$

Pierre Laurette
Lettres et Techné
270 p. • 32 \$

A. Gómez-Moriana
Danièle Trotter
L'«Indien»
instance discursive
462 p. • 50 \$

Anne Marie Miraglia
L'écriture de l'Autre
chez Jacques Poulin
252 p. • 25 \$

collection
L'ÉCRITURE INDOCILE

Michèle Nevert
Des mots pour
décomprendre
180 p. • 22 \$
et
sous sa direction
Les accros du langage
354 p. • 44 \$

LA CULTURE
À SI BAS
PRIX •

L'enquête
se poursuit

Sous la direction de Jacques Grand'Maison et de Solange Lefebvre

Une génération
bouc émissaire
Enquête sur
les baby-boomers

Le procès des 35-50 ans ne fait que commencer. Après *Le drame spirituel des adolescents* et *Vers un nouveau conflit de générations*, cette nouvelle enquête explore les causes de ce procès et montre en quoi la génération des baby-boomers révèle les courants souterrains qui secouent dans ses fondements la société québécoise d'aujourd'hui.

Volume de 440 pages — 25,95\$

En librairie dès le 16 avril